

En prologue à un hypothétique roman :

Jambourai ou les vacances du train boiteux

Aux Portes

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Arthur Rimbaud

Voyez-vous ça ! Terrible ! Ce que c'est que d'être attaché à un décor !
Aristophane

Je est un autre.
Max Chirac

Je pensais pas que ça se passerait comme ça. On pourrait tout reprendre à zéro peut-être ?

« J'aurais pas voulu y aller de toute façon ». Dans un crâne lourdi par les draps. Gros de sommeil. Ouvre les yeux. 06.16.77.55.56. Viendrait-elle ? Viendra-t-elle ? (Il n'ira que pour elle. Il n'irait que par elle.) Il l'aurait réveillée. Oui, elle venait, elle venait.

Puis, comme il serait parti en retard, j'aurais pressé mon pas pour descendre la rue Taitbout puis pour remonter le boulevard St Lazare. En arrivant à la gare, il n'aurait même pas fumé de cigarettes afin de pouvoir garder une borne d'achat à ses amis. Mais pourtant, ce serait lui qui les attendrait : eux l'auraient fumé la cigarette.

Ironie du sort : la borne ne serait pas la bonne. Il aurait fallu une borne bleue et non pas une borne jaune. C'est-à-dire une borne dédiée aux trains régionaux. Une borne bleue pas une jaune ! Tant pis, il paierait cinq euros de plus à sa borne jaune, pour ne pas avoir poireauté pour rien, par honneur (peut-être ce qui a remplacé le flair chez l'homme).

Faire semblant de ne pas se connaître. C'est une idée que j'ai eu ; ça pourrait être amusant. Alors voilà, je vais aller m'asseoir Laure, sur ce siège, loin de toi. Et en quittant cette place, là, à tes côtés, je quitterais notre histoire. On ne se connaîtra plus. Je ne saurai plus que tu es Laure ; et tu ne sauras plus que je suis Adrien. Enfin, le nom on s'en fout, peu importe, Adrien ou pas...tiens, d'ailleurs tu pourrais m'appeler Sébastien si tu veux. Mais l'idée c'est qu'on reste les mêmes personnes ; si ce n'est qu'on se connaît pas. Je n'aurai plus aucune raison de me trouver à cette place 70 ; nous n'aurons aucune raison de nous parler, d'entrer en contact, puisqu'on ne se connaît pas. C'est même possible que je ne vienne pas te voir ; que je n'ose pas ; alors nous nous rencontrerons en novembre, pour la rentrée.

Je n'ai plus rien de toi : ni ton sourire, ni ta chaleur, ni ta voix. Nous sommes inconnus.

Dans le train pour Rouen, Nicolas et lui rêveraient la Bretagne comme un piano sous leurs doigts. « Au diable la prépa ! » A bout d'yeux leurs projets : ils liraient de la poésie, beaucoup de poésie, le soir surtout, pour se bercer ; écriraient peut-être tous les deux. Ah, non, Nicolas n'aimait pas les délires automatiques. Tant pis, nous écrivions, autrement. Nicolas n'était pas Lucas. A chaque relation ses formes propres.

Il aurait même rêvé, en secret, d'écrire tous ensemble une chanson sur ce voyage en Bretagne, une chanson à douze mains. (Oui, ce serait plutôt un mec comme ça, qui voit les choses en grand !)

Espérons que cela se passe bien

Il aurait déjà regretté de ne pas avoir pris le train avec elle, à l'aller. Paul, à coup sûr, allait lui faire la cour. « Hey, Nico, ya combien de chambre là-bas ?

- Trois, pourquoi ?
- Merde alors, comment on va faire pour s'installer ?
- Ben déjà...on se met tous les deux, j'ai pas trop envie d'être avec Paul.
- Carrément ; mais comment on fait pour Laure ? Paul arrête pas de la draguer, elle peut pas se retrouver seule avec lui...

Nicolas en aurait parlé aux filles ; Claire se serait désistée pour dormir dans la chambre avec Paul (la pauvre, pensa Sébastien) ; Laure dormirait avec Lucie. Ouf ! Sauvé !

Avec son mégot, on aurait jeté la fine bruine hésitante de Paris et dans un ciel crevé par la lumière d'un franc soleil s'ébroueraient déjà les nuages rebondis et crémeux de l'horizon breton. Dans la voiture Sébastien, quel sacré bougre, aurait certainement savouré le piquant de Claire, son visage de petite sauvage ; petite indienne aux yeux bleus de plomb. Mais du plaisir seulement, à la regarder, il aurait eu ; non pas du désir. Car j'en attendrais une autre. Au fait, ça vous dérange pas j'espère, si je bois pendant ?

« Je l'ai vu s'éloigner, titubant comme un bateau dans le couloir ; simplement, il s'éloignait ; puis s'assit à quelques fauteuils du miens. De là, je ne distinguais que son épaule droite. Il ne bougeait pas. Je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il me chante ? »
Mais c'était déjà trop pour moi. Je n'avais qu'à attendre. A répondre.
Bien sûr. »

L'arrivée serait sans doute le meilleur de ce voyage. Quand tout reste à faire. Que toute question reste en suspens. Les jambes, engourdis par le train et la voiture, seraient soigneusement déliées, chacun de son petit commentaire extatique. On aurait rentré les affaires sous les rots d'un orage naissant, en catastrophe. Puis Nicolas proposerait de faire le tour du propriétaire. Sébastien aurait aimé avoir l'idée de tourner autour de Nicolas. Ca aurait fait rire les filles au moins. Mais non, il n'aurait pas eu cette idée-là, pas encore, pas à ce moment-là du moins. L'humour n'admet pas l'hésitation. Alors il raconterait tous les détails. Insignifiants.

« -Il revient...

-Non, tu ne dois pas m'attendre ! Tu ne dois pas m'attendre. Je sais que tu m'attends, ça se voit dans tes yeux. Si tu m'attends ça veut dire qu'on se connaît déjà. Tu ne m'attends pas car tu ne me connais pas. Tu penses à ce que tu veux mais pas à moi ! Je ne suis rien. Je suis une épaule, une silhouette devant, désirable ou pas, intrigante ou pas, mais inconnue. Je ne fais aucun sens à tes yeux. C'est très important. Donc arrête de me regarder avec tes airs de tanche ! Bon, je retourne m'asseoir.

Grisé par la digestion de sublimes pâtes au gruyère, ils auraient produit la fête à coup de guitare. Nicolas aurait bientôt voulu tenter un rock avec Claire. Faute de mieux, je lancerai un grand, un fameux, un wonderfullll... Hit the Road Jack ! (Pardon...) Un de mes morceaux les plus populaires ! Claire et Nicolas avec grâce s'agiteraient : elle, tissu tournoyant dans les bras de l'homme, lui enfoncerait ses yeux bleus dans la chair ; et lui, toupie de chiffon, remuerait les fesses, avec maladresse, front au ciel. Puis, glissant comme par hasard leurs bassins l'un en l'autre, ils viendraient se rencontrer en fin de mesure. Le tout serait burlesque et mouvant. Chacun la tête à son propre fait.

Et ruisselleraient les accords, comme par mégarde. A la guitare, invisible étranger, jamais ne se serait senti plus impliqué, plus engagé, dans un moment, un événement. Ma responsabilité à moi est de ne pas sembler responsable, de disparaître dans mon action. Qu'on m'oublie par ma présence.

Bonjour ! Mademoiselle

Puis, vite, trop vite, ce serait l'heure d'aller chercher Laure et Paul.

Lasse de danser, calmement s'assoit Lucie. Mais Sébastien est debout. Fatalement poussé, traîné par un fil spontané, il lui demanderait trois pas de valse. Une fugue d'hésitation et la silhouette de Lucie, sa longue chevelure languissante, déplaceraient de l'air. Le prendrait par la main. Sa voix légère guide ses mouvements. Plus il l'entend, plus elle semble disparaître. Il n'y a plus de séduction ni d'érotisme ; seulement des flux, de l'air écrasé. Ce n'est pas eux. Pas leur odeur. Pas leur chaleur. La chaleur ne serait pas humaine. La chaleur serait du plancher, des lampes, de l'humidité bretonne, d'un évier qu'on ne verrait pas. La chaleur ne serait pas humaine. Et, là, sainement, simplement, il se sent bien. Dans la voix douce de Lucie.

Ivre des grâces recueillies aux Lèvres, il apprendrait vite : roulé de hanches, Maddison, la douceur, huit mesures ; et une portière claque la rue. « C'est eux ! »

Bonjour ! Mademoiselle.

Il se lèverait. Et resterait...planté... là, debout. Saisi par ce qu'il verrait : Paul entre en premier ; il a les cheveux en pétard (malgré leur rareté), mèches de surprise, ses yeux malicieux puent le crime. Et Laure, ma si belle, ma pure derrière, qui a ses petits yeux friands fuyant on ne sait où. C'est l'inquiétude du péché. Les tressaillements du coupable. Il s'est passé quelque chose. Sébastien écrase de sa main la main de Paul. Comme par oubli, il ne lui dit pas bonjour, à elle ; ils ne se regardent pas, s'évitent. Petit silence qui creuse les murs... Charmant prélude !

Puis Nicolas, attrapant une valise au hasard : « Alors, Paul, toi t'es là, avec Claire et toi Laure, au fond, avec Lucie » (Avez-vous noté comme ce « au fond » est dangereux ?) Et là : Paul et Laure échangent un regard mi-étonnés-mi-complices ; comme deux enfants grondés riant à l'idée de reprendre leur jeu sitôt que les parents tourneraient le dos. C'est sûr, il s'est passé quelque chose. Sébastien sentit la honte blêmir son ventre, piquer sa gorge : il se glissa dans la chambre pour tousser un peu. Pour quel con devait-il passer ? Les autres filles devaient bien se foutre de sa gueule ; Laure même, si elle l'apprenait.

Bonjour Mademoiselle ! je te dis ; putain ! ca fait trois fois que je te dis Bonjour mademoiselle ! Pourquoi tu me réponds pas comme ça ?

- Attends, tu m'as dit de faire comme si on se connaissait pas ; je te connais pas, je vois pas pourquoi je te répondrais...
- Ok, on se connaît pas ; mais toi, tu restes toi ; Laure Broulard, étudiante en hypokhâgne, agréable, fraîche, ouverte d'esprit, sympa avec tout le monde »
- Qu'est-ce que tu en sais ? Vous me connaissez monsieur ?
- Quoi ?...Ok c'est bon j'ai compris, je retourne m'asseoir, ça compte pour du beurre

« Je suis fatigué » aurait dit Laure ; et Paul acquiescerait, d'un coin de sourire. Plus aucun doute : ils se disent fatigués pour terminer plus vite la soirée et aller baiser tranquillement toute la nuit. Les chiens ! ils voudraient en plus nous baiser notre soirée pour baiser durant la leur !

Bonjour Mademoiselle !

- Bonjour monsieur
- Eh ! Ca doit vous surprendre que je vienne vous voir comme ça. Mais en fait c'est que je voyage seul à la place là-bas et comme je vois que vous êtes seule aussi, je me suis dit qu'on pourrait peut-être voyager l'un à côté de l'autre.

« Allez, on se bouge ! on fait un pan pan ! »

Debout

Et charmes lents du Pan Pan Americano...

Sébastien sourirait : la danse ! c'est peut-être ainsi que je pourrais éclipser ce moucheron à Booba. L'impératif danser. Mais Laure et Paul resteraient sur les fesses. « Bon dieu, elle le soutient, elle ne veut pas le laisser seul comme un con » On aurait tiré plusieurs fois Laure par le bras. Elle refuserait un instant, confirmant les doutes de Sébastien. Puis se lèverait finalement, grâce au ciel ! Ils danseraient tous ensemble : tous ensemble ; tous ensemble ; mais Laure dirait toujours à ce connard de venir se joindre à eux. Sébastien, aussi, l'y

inciterait : il saurait que ça le gêne. « Ah ! ah ! quelle bite ! pas foutu de venir danser, il doit passer pour une tapette. Il est foutu. »

« -Ben oui, pourquoi pas ça peut-être sympa, mais je ne sais pas, on se connaît pas.
-C'est pour ça, on a qu'un court voyage pour se connaître. Faut pas perdre de temps, je peux m'asseoir ?

On aurait dansé ; et quel plaisir que celui de mouvoir ses membres dans le hasard ! De claquer des pieds ; remuer du bassin ; lever les bras en l'air (d'un jet de bras il trouerait l'abat-jour chinois.). Qu'est-ce qu'il aimerait ça ! : halètement de jeunes gens ; chocs, rebours et contre-chocs, chute douce et contrôlée. Ils seraient funambules vacillant sur la lame tendue entre l'innocence et l'indécence. Et au beau milieu de la jungle sonore, mêlée de voix et sueurs, ce serait là ; dans cet équilibre intense et épuisant ; dans ce vertige bulle mousse goutte, qu'il se sentirait bien. Qu'il se sentirait. Cette mobilité d'oiseau, de papillon serait pour lui marbre de lèvres. En bonne araignée espiègle, l'Harmonie chatouillerait son dos ; et mieux qu'une autre, ce serait elle, cette femme glissante et fuyante, si présente pourtant, palpable, fruit d'eau, feu de plante, qu'il désire vraiment.

« Bon, on arrête » aurait dit Lucie ou Laure ou quelqu'un d'autre. Et ce serait tout.

« -Je sais pas, c'est un peu facile, non ?

-Attends, Laure tu vas pas me laisser te faire la conversation planté dans le passage ?

-Laure ? mais comment vous connaissez mon prénom monsieur ?

-Ah, euh...ben... j'ai qu'à lire votre billet, c'est écrit dessus, regardez ; et votre nom c'est...Brou-lard...c'est ça ? ; d'ailleurs vous devriez pas le laisser traîner sur la tablette, on pourrait le voler. Bon, je peux m'asseoir ?

-Je sais pas faut voir...

Putain de jeu de cartes ! Le Time's up ! vous connaissez le Times's up ? Anxiétés et tressautements pour chaque participant. Laure et lui, dans la même épique, gagnerait bien sûr. Au début. Mais très vite, Paul et Nicolas, les salauds, se mettraient à tricher ; et puis plus tard à gagner. Au moment de mimer, Paul tordrait de rire les filles avec sa petite bouche en cul de poule, sa taille de guêpe pourrie. Alors que son mime était nul ! Vous rendez compte ? Sébastien deviendrait fou...(Ecoutez, faut le comprendre, il ne supporte pas la triche, comme toutes les petites cachotteries d'ailleurs) Et, à force de se raidir, inexorablement, très vite, trop vite, il deviendrait inefficace. Faute de pouvoir agir, il rentrerait dans sa coquille d'hélium. Il regarderait Paul, son connard de rival, et peu à peu, il se verrait lui puncher la gueule, lui enlever la joue d'un coup de rasoir, lui faire sauter les yeux, lui arracher la tête. Massacre pêle-mêle furibard et sanglant. Noyauter, dénoyauter, écraser main, couper main, casser nez. Toute la petite machine se construirait dans un désordre rouge mental. Revenant quelquefois sur certaines images plaisantes : il lui arracherait les yeux, oui ; mais il les percerait d'abord, avec une aiguille chauffée à blanc. Délicatement poserait le fer rouge sur le globe aqueux ; humerait l'odeur de chair et d'eau brûlés ; alors, d'un coup sec, crèverait la pupille. Et puis de taillader comme un dingue tout son visage, lacéré de droite et de gauche ; de lui enfoncer le talon dans son nez ; ruinant toute harmonie picturale, qu'il n'a jamais eu d'ailleurs. Bien évidemment, il ne serait plus bien concentré et, fatalement, la victoire s'éloignerait de leur petite embarcation. « Pauvre Laure ! » Sébastien s'en voulait déjà. Pas capable de montrer à son petit pain d'épices, à ces lèvres angéliques que lui Sébastien peut gagner, peut la faire gagner ; ne pas pouvoir lui montrer que leur épique est viable ; et tout ça à cause de ce petit

rat qui est juste à sa gauche, cette petite chose, cette raclure sordide, cette...Bipppp ! Time's up.

OK, je vais rester face à elle, il faudra bien qu'elle me dise de m'asseoir au bout d'un moment.

Puis ils auraient sans doute fait un jeu à boire. Sébastien, éreinté par tant de haine baillerait à double gorge. Il jouerait quand même, bien sûr, pour l'ivrognerie. (Peu de souvenirs de ce jeu dont le but même est l'amnésie). Seulement une forêt de mains qui claquent, non pas en rythme, mais légèrement décalées, chacun laissant tomber de la grêle dans son sillage : de la grêle, concentrations d'esprits jeunes et laborieux. « Tout ça pour ça : le jeu mord toujours la réalité »

Roderaient bientôt les six heures du matin autour la maison : petites nodules sous les yeux crevés de bleus et de violet. « On va se coucher » dirait une voix. « Le premier levé va chercher le pti-dèj » Une autre ou la même. Les pyjamas se blottiraient sur la peau suave des demoiselles.

Quelques pas de Sébastien dans le salon, attendant je ne sais quoi, il ne saurait plus qui. Elle arriverait, comme par hasard, elle aussi cherchant (il en était sûr), elle ne saurait plus qui, je ne sais plus quoi.

Ils se croiseraient. A ce moment encore, tout ne serait pas perdu, Laure pouvait revenir, il pourrait trembler encore, comme dans ses rêves.

Il osa comme peut oser un verbe semi-déponent : « Tu veux venir avec m... Nicolas et moi, on va se fumer un dernier pti spliff, ça te dit ? » Le destin dans une consonne. Nicolas, quel refuge pour cette maigre cigale ! Elle hésiterait un instant (sans doute par jeu), évoquerait sa fatigue, la journée de demain, puis saoule de bonne volonté, elle accepterait. Ils iraient donc dans la chambre, rejoindraient Nicolas ; lorsque les autres, rodant eux aussi (mais n'y avait-il donc que des rôdeurs dans ce monde à eux ?) viendraient finir de combler la chambre. Et puis la longue banderole de fumées flegmatiques, de fumées âcres et poignantes viendraient s'enrouler dans les cils de Sébastien et les cils de Paul qui, debout tout deux ou tout deux debout, les bras croisés aux deux extrémités du lit, sembleraient deux tenanciers de bordel, deux lions de marbre, pitoyables et grandioses.

Sur le lit, tous les autres.

Dans le lit, comme un kébab cramoisi et luisant, Sébastien tournerait encore. On peut le voir, clown triste et solitaire, oreilles dressées aux petits bruits qui consoleraient sa terreur : poignées qui tournent, orteils qui craquent, halètements, vagissements...Mais ces bruits il se les inventerait, de même que, lorsqu'il dormait tout petit dans la grande bâtisse de sa grand-mère, surgissaient de la pénombre des silhouettes macabres et mouvantes qui s'accrochaient aux murs pour s'y déchirer...(Mais ça je vous en ai déjà parlé, non ?) Encore et toujours, il gargarisait son vomi de colère et de crainte, son petit vomi, sa bile. Ses ombres d'obsession. Mais quand il se dressait sur son séant et allumait la lumière pour saisir les ombres, plus rien.

Elle va venir. Elle doit venir ! Me dire de m'asseoir.

D'une nuit sans rêves [grève des chimères]

« -Bon allez ; asseyez-vous, si vous voulez, le train vient de partir, personne ne viendra je suppose. »

Et bien sûr (quel rythme ! comme tu vas vite en besogne ! ne dors-tu donc jamais bougre de narrateur ?) il se lèverait le premier. Il voudrait se rouler un pti spliff ; mais se rappellerait l'engagement pris avec les autres. Que faire ?

Bah, il va acheter ces putains de viennoiseries, il fumera un spliff après.

La porte claque ; et là : le dos bleu du ciel ; dos bleu picoré ça et là par quelques gros nuages plus gras qu'une crème ! il aurait de l'espoir : c'était donc ça : ce mouvement interne et entraînant ! Elle serait là, la Bretagne : pour lui ! Vide et suffisante, la rue coulerait tranquillement dans l'abreuvoir du vent : miroirs des carrosseries ; sourires des maisons hantées de briques grises ; nappes de lumière à perdre pieds. La Bretagne et son cortège de spectacle seraient là ; et lui, allait tout manger ; tout manger. Pour une fois, il se sentait libre, puissant ; il était bien, se sentait bien : de ce bien qui se passe de mots, qui ne se sait pouvoir être désigné que par ce mot vague et si précis « Bien ».

(Tais-toi alors)

Au seuil de la boulangerie, extase mystique. Etalages de viennoiseries par fabuleux milliers : lueurs vanillées des financiers ; pyramides de gros pains au chocolat, orgies de kouin amans prêts à être dévoré dans un beurre blond de délices.

6 viennoiseries et un kouin aman : 10,90 €. Un peu cher ; mais les autres seraient si contents, si contents qu'il ait ramené un kouin' au pti-dèj.

Puis, en remontant la rue, le bonheur le saisirait tant et tant que sa voix, prenant Bellafonte pour tuteur : « Dayyyyyy Oooooooooo » brulerait sa gorge ; mais très vite, par crainte de les réveiller (et de susciter en eux l'idée qu'il a voulu les réveiller pour leur montrer qu'il ne cesse jamais de chanter) il cesserait, à contre cœur, de chanter. Trop tard : s'ouvriraient les volets. En sortirait Laure Broulard ; petit Caliméro, pétillante de gaieté ; avec ses cheveux en pagaille.

Ah merci, mademoiselle, je ne voulais pas vous importuner ; mais vous êtes seul et moi aussi ; vous avez l'air sympathique ; et j'espère que moi aussi ; pis c'est si triste d'être seul n'est-ce pas ?

Il se roulerait un joint (« Ahhhhhhhhh ! »)

Puis, assis autour de la table, l'heure serait venue de prendre le petit-dèj.

Il faudrait donc rompre le kouin aman.

Tous, en cercle autour de la pâtisserie blottie dans son berceau d'aluminium, attendraient religieusement. Mais Nicolas, raclant sa chaise sur le silence, se lève, empoigne le kouin aman à deux mains ; le jette au four ; le sort ; le pose sur la table, et me tendant le couteau : « Tiens, coupe-le ! » Surpris par tant d'audace, j'expulse quelques onomatopées afin d'exprimer l'idée que je suis indifférent au fait de couper ou non le kouin aman que j'ai acheté moi, de mon argent, en me levant plus tôt que tout le monde ce matin au lieu de me fumer mon pti spliff du matin en me baladant tranquille ; et qu'il pourrait bien le couper lui, Nicolas.

Puis finalement, j'accepte le couteau, un misérable couteau à bout rond à peine dentelé pas du tout approprié pour s'attaquer à un kouin de cette taille. Je pose la lame sur le dos du monstre, essaie de l'enfoncer, à bout rond, je le répète (pas du tout appropriée à ce genre de travaux) ;

je m'obstine, appuie avec force ; ne parviens pas même à pénétrer ses flancs, bon dieu quel cuir ! ; la colère grimpe continument dans mon doigt, sur la lame, mais la pâte chaude et moelleuse résiste, se replie sous le poids du tranchant énérvé ; ne rompt pas ; ne veut pas rompre. Mon maigre poignet, nervuré de veines, bouleversé par l'effort, se gonfle, s'agite, s'emmêle, s'excite comme un petit rat ; se plie sur le glaive débile ; se malmène ; et le kouin demeure toujours aussi peu compatissant, terriblement muet. Je panique. Sens les veines de mes tempes se gonfler elle aussi ; et mes yeux sans doute s'injecter de ce rouge si effroyable. Je parviens enfin à marquer d'une fine plaie la chair farineuse ; puis ma main, verte rouge de ses veines saturées, finirait par y creuser des parts. Je lèverai l'œil vers les visages de Laure et Lucie, rien qu'un peu terrorisées par cette lutte affreuse entre un homme et son gâteau. Cet effroi existe-t-il ou le crée-je de mes vertiges ? Les parts sont environ là. Nous essayons de les désolidariser ; mais maintenant, les bouts du kouin se délitent. Bon dieu ! J'y arriverais jamais ! Nicolas, impatient, s'empare d'un nouveau couteau, à dents pointus cette fois, il repasse mon travail et découpe clairement six parts ; des filles poussent un beau « Ahhh ! Voilà ! »

Je fulmine.

Rapidement, le kouin aman est annihilé ; personne ne me remercie pour être allé chercher le petit-dèj. Pourquoi je me suis levé ce matin ?

-« Oui, enfin, faut pas exagérer non plus, être seul le temps d'un trajet ça ne tue pas un homme.

- Ca tue pas un homme, mais c'est déjà trop long ; puis on a toute la vieillesse pour rester seul ; quand on est jeune, faut pas être seul. Ca rend vieux d'ailleurs.

Donc, votre prénom c'est Laure, si j'ai bien compris.

Ils seraient rapidement partis balader. Sébastien pas un mot à Laure. Ils descendraient dans la ville irréaliste avec ses maisons aux volets clos, ses rues mortes et puis soudain ses bars blindés de gens vêtus à l'estivale dans le grand vent ; et bientôt sa plage : là sous leurs yeux ; au bout d'une coulée de dalles ; une barrière et puis, la plage, comme un grand lac de sable. Un élan romantique aurait poussé les petits jeunes gens à s'arrêter sur la barrière pour contempler le paysage ; c'est-à-dire ne pas faire grand-chose : regarder avec application une grande étendue plate comme la mort qu'on appelle océan. Sébastien, frappé par le romantisme de la scène, se dirait : « c'est le moment ». Je me glisserais aux côtés de Laure ; hésiterais ; me rongerais les ongles ; regarderais la mer, puis Laure, puis la mer, puis, bercé, soumis par l'atmosphère bucolique du lieu, j'essaierai de passer doucement ma main autour de sa taille, convaincu que cela lui plairait (rappelons qu'il ne lui aurait pas adressé la parole depuis le début de la journée) ; mais, d'un regard sévère, et d'un furtif glissé de hanches, Laure s'esquive. Toujours Laure s'esquive. Vitement, je retire ma main. Echange de regards non assumés, rapide lui aussi. Puis Sébastien aurait laissé tomber deux mots ; deux mots qu'il n'assumerait pas ; deux mots que Laure n'a pas entendu ; deux mots perdus dans le vent ; deux mots inutiles. Ils s'en retournent ces deux mots, comme deux petits pingouins grondés, au silence de la marée qui toujours grimpe sur la plage pour en tomber sitôt sans jamais faire d'histoire. Sébastien, à ce moment précis, aurait enterré leur relation. C'était mort. Il n'aurait plus aucune chance de la séduire. Ce serait sûr.

Une fois que la contemplation eut touché son terme, on finirait bien par partir. Sur le sentier du littoral, Sébastien serait déjà ivre d'échec (Ô rire ! quel rire ! à l'heure de la chute). L'étroitesse du sentier empêcherait d'avancer en ligne, de façon que leur groupe, comme une cellule pancréatique, régulièrement se diviseraient pour former de toujours plus étranges combinaisons : solitaire, couple, couple, solitaire ; couple, couple, couple ; trio, couple,

solitaire. Sébastien, souvent derrière, s'amuserait de ces conversations acrobatiques, qui selon les folies du sentier, rétrécissant, tournant, s'élargissant, filant changeraient sans cesse. Ses amis ne seraient déjà plus que silhouettes, ombres.

« -Laure, c'est bien ça.

Le vent labourerait, labourerait son visage.

Bientôt arriveraient à une seconde plage. Pour rejoindre le bord de mer, il faudrait traverser un champ de roches noires. Sébastien, pieds nus, ruerait à l'assaut de ces angles ; sauterait d'une roche à l'autre ; fou, comme un cabri barbu ; bondirait dans la joie d'être jeune, sain et libre de son corps. Il entendrait la pierre abrasive mordre ses orteils ; la chaleur dégagée par la friction fugace ; la douleur légère agréable du frottement.

Ils s'arrêteraient sur la plage et Laure et Nicolas joueraient la scène de la baignade avortée. Ils commenceraient par doucement ôter leurs chaussures, leurs chaussettes. Riraient. Puis, au travers des saintes et longues vapeurs de leur gaieté, ils iraient tremper le bout de l'orteil dans cette même eau vive. Mais aussitôt, secoué par une escouade de frisson, portés par un ruisseau de rire, ils reviendraient sur la pointe des pieds.

Son visage labouré par le vent ; le vent labourant son visage.

Fatigue

Moi, c'est Sébastien. Enchanté. Ca me fait plaisir de faire un bout de chemin avec vous.

Ils se seraient remis en marche. « Léger ! Je suis léger, ah ! ah ! ». Il sauterait, cavalerait, se calmerait. A un moment, à l'avant du groupe avec Nicolas, il apercevrait un monticule d'algues. Il saurait Laure derrière lui ; se dirait « C'est le moment ». Il avise la hauteur de l'obstacle, prend sa décision comme il prend son élan, bondit dans les airs athlétiques, déploie ses jambes et là il s'éclate le genou contre un rocher coupant. Le bond n'était pas assez haut. Les algues cachaient une roche. Une douleur terrible l'a déjà grippé. Mais sa première pensée, vers Laure : « Putain ! J'ai du passer pour un con, merde ! »

Pourquoi riez-vous ?

« - Non, parce que vous avez l'air... franc ; c'est rare les gens qui disent les choses de but en blanc « ça me fait plaisir de faire un bout de chemin avec vous »

-Je ne suis pas franc : je ne suis rien...qu'avec vous... mademoiselle

- En tout cas c'est marrant parce que j'avais un bon ami qui s'appelait Sébastien.

- Pourquoi « qui s'appelait » ? Il est mort ?

- Ah non non bien sur, mais on ne se voit plus beaucoup ces derniers temps.

- Pourquoi ?

- Je sais pas... il a beaucoup changé.

- A moins que ce ne soit vous mademoiselle ? qui ayez changé

« -Mais arrêtez de rire derrière » qu'il penserait. Les autres n'auraient rien vu de son vol pitoyable et continueraient leur chemin. Mais il remarque la petite tache qui s'étendait sur le bout de velours déchiré ; mais se dirait direct que ce n'est rien. Mais bon, vous savez comment vont les choses, on se dit, on se dit mais au bout d'un moment, on ne se croit plus. Et puis, une douleur très fine commencerait de lui faire serrer les dents. Il faudrait au moins vérifier. Il s'arrêterait, les autres le dépasseraient. Et, du bout hésitant de son index, avec

moult parcimonie, il essaierait lentement de décoller la pièce de velours (un velours de basse qualité, très fin, tout juste cottellé, je ne sais pas d'où il vient ce pantalon, peut-être de chez H&M ou alors Zara, bof, je ne sais plus) découvrant la chair nue dans le vent froid. Il observerait plus attentivement ; et, au fond d'un trou profond comme une gorge, derrière un gloussement continu de chair et de sang, pour la première fois de sa vie, il rencontrerait l'os de son genou.

J'ai dix-neuf ans et vous ?

« Ah bon »,
qu'il se dirait.

« Et attendez, je crois que je me suis fait mal ». Il montrerait sa plaie béante, puante bientôt, infâme. Les filles s'alarmeraient. Hausseraient les voix. Paniqueraient.

Et très vite, leurs petits cris sont échos dans sa tête, éclos dans sa fête, pondent.

Il nierait : « C'est pas grave, je vais continuer, je me soignerai en rentrant »

Elles le lui interdiraient, il faudrait rentrer immédiatement. Au moins pour le désinfecter. On commencerait de marcher.

Le soleil, le vent, les voix, les embruns bombardent la tête de Sébastien. Il marche, soutenu par Paul mais il commence à faiblir. Les embruns, les voix, le vent, le soleil l'infiltrant. Bientôt il voit trouble, son pas est de plus en plus hésitant. Par Paul soutenu, il titube, sa faiblesse s'avalanche. Le soleil, c'est comme si, le vent, il y avait, les embruns, des petites tâches de lumière, les voix, sur son regard. « Je crois que je vais m'évanouir » Il s'arrête un instant. Ils s'arrêtent aussi. Regarde les visages qui sont comme des oiseaux autour de lui. Il est un arbre et tous attendent sans fin le tremblement de ses branches. Etre au centre de Son attention n'était –ce pas ce qu'il voulait ? Les embruns, les voix, le vent, le soleil.

« -19 aussi ? Bon ben on peut se tutoyer alors ; et puis appelle-moi Laure parce que mademoiselle c'est marrant un instant mais bon.

- Oui, vous avez, euh t'as raison, c'est vrai j'ai toujours du mal à tutoyer les gens. C'est peut-être parce que je préfère le vouvoiement.

-Comment ça ?

- Ben je sais pas le vouvoiement, c'est plus riche ; les conjugaisons, je veux dire : « tu souries » est moins riche que « vous souriez » ou alors « tu lisais » moins riche que « vous lisiez » ; je sais pas, ya plus de sonorités différentes ; ça coule plus, ça glisse mieux quoi.

Mais c'est comme tu veux. »

« Ca va Sébastien ?

-Oui oui ça va mais calmez-vous quand vous criez, ça m'inquiète » L'objectif serait de distraire la douleur la plus immédiate (la douleur physique, celle qui loge dans le roulis de l'os dénudé) mais aussi et surtout des limbes de tracas qui seraient venues s'agglomérer à celle-ci : savoir qu'il pourrit la promenade de tout le monde ; qu'il risque d'être infirme les jours restants ; et que donc il risque de pourrir toutes les promenades de tout le monde.

« -« Vous lisiez » « Tu lisais » « Vous lisiez » Humm...oui. Ca me plaît ce que vous me dites là, Sébastien.

-Tu kiffes hein...»

Il saurait qu'il devrait... quoi ? faire quoi ? cette pharmacie qui n'arrive jamais ! ; oui regarder le paysage, en extraire les méandres sémantiques. Ce plafond de nuage...ce ciel blanc...A croire que Dieu vient de faire cracher pingouin ! Mais rire serait déjà trop réfléchir, il n'en aurait la force. Vaudrait mieux regarder droit devant lui ! Le sable, encore le sable, incertain et douloureux ; son genou se tordrait, étirant soigneusement le lambeau fragile et sanglant. Le chemin de béton ! Un havre de paix ! et puis bientôt la ville, une pharmacie. Non ! Il ne faudrait pas, ne faudrait pas se projeter. Maintenant seulement ; simplement penser l'alentour. Cris d'oiseaux cinglants comme lames de rasoirs...couteaux aquatiques sans repos pénétrant le sable...Pas, encore un pas, de travers et encore un, encore un pas. Pas de lyrisme !

Et sinon alors, vous faites quoi dans la vie ?

« -Je prends le train.

-Mystérieuse !... coquine. »

Il prendrait peu à peu confiance en les deux épaules que sont Lucie et Paul. Paul lui dirait même : « Putain, t'es un soldat mec, tu te plains presque pas »

Je l'aurai regardé. Simplement il sourirait ; sans arrière-pensée. Et alors, tout d'un coup, j'aurai pris conscience de ma suprême connerie ; moi qui avait tant haï ce man ; alors que c'est un mec gentil, bienveillant ! Tout ça pour des histoires à la con ; avoir bonnement et simplement coupé le dialogue avec cette personne qui, malgré son désir pour Laure, reste une personne et donc, comme toute personne, que je peux aimer : « faut changer cela ! » qu'il se dirait.

Les états de forte tension sont paradoxalement semblables aux états de forte ivresse en cela qu'on y fait des observations, qu'on y prend des résolutions que l'on oublie si tôt la nuit venue.

Il marcherait, sa douleur s'éclipserait dès qu'il l'eusse accepté. Simplement la glace du vent sucer sa plaie, régulièrement, sans cesse.

Enfin, dans l'idée, ton esprit est plutôt scientifique, éco, ou littéraire ? c'est ce qui m'importe, dans quelle case on peut te ranger.

« -Pti con ! plutôt littéraire

-Ahhhhhhh ! Parfait, j'suis en médecine. »

« C'est moche, oui, bien moche...vous vous êtes bien arrangé monsieur », dit la pharmacienne. Elle aurait hésité la connasse. « J'ai des clients, monsieur » Ils se seraient tournés : vide, la boutique ! Elle l'aurait fait exprès pour sur ; ce serait le monde entier qui s'acharnerait contre lui. « Bon d'accord, mais vous payez le matériel »

Claire appuierait la compresse de coton, trempée d'alcool, sur la chair vive. La moindre vibration de ses doigts serait comme une seringue. Vif, vif, vive, vif, rapide. Mais aussi, cette tendresse de Claire, bienveillant sourire. Cette chaleur de son bras s'élevant. Cette attention. Alors, l'ombre d'un regard, il l'aurait aimé Claire ; il aurait aimé Claire ; mais d'un amour vrai, pur, sincère où chair esprit érotisme sexe raffinement se mélangent étroitement ainsi que se fondaient alors les fibres du coton aux fibres de sa plaie.

Et sa voix dont le sens ne fait plus phare.

Il irait mieux...Povvvv petit boudchou ! fumerait une cigarette par la fenêtre, au nez de la route qui défile : un soleil, bedonnant comme après son repas, murirait doucement sur mon front et mes paupières les glaces de son dessert. Le réconfort balancé de la route et de la voiture sur la route ; le charme jaune de la convalescence, dans le bain chaud de tous ses pleurs retenus ; un bruit de toujours et la consommation du tabac. Povvvvvv petit boudchou !

Il pourrait encore tout oublier...Alors c'est possible, dis ? c'est possible ?

« -Comment ça ? je croyais qu'on ne pouvait pas changer la réalité ? « Sébastien » ;
« Médecine... » Ca commence à faire beaucoup !

-Qu'est-ce que vous racontez mademoiselle ? Je ne vous suis pas ?

- Ben, tu sais bien qu'on est tous les deux en prépa...Mouais...Bon, de toute façon on a pas le choix.

- J'ai un peu de mal à vous comprendre Mademoiselle Laure ; mais vous avez une sorte de petit grain qui me plaît ; comme cette petite folle aux yeux verts dont parle Baudelaire

- Ah ? Vous aimez Baudelaire ?

- Oui ; enfin j'aime bien la poésie quoi

-Ah ! Ben tiens, c'est marrant ça pour un scientifique...

- C'est des clichés ça ; mais vous, vous aimez ça mademoiselle ?

-J'aime beaucoup, oui

- De toute façon, vous n'avez pas besoin d'aimer, c'est vous la poésie...vous puez la poésie.

- Oh...C'est joli ça... »

« Ah oui, je suis d'accord, c'est bien moche » « Et la pharmacienne elle était cool ? » « Mais bon elle a pu te soigner au moins » auraient dit les autres, retrouvés tous les trois sur la fraîcheur du sable, sous un soleil bombardier.

Et là, au calme retrouvé, il aurait compris. Il avait en lui cette sorte de germe qui vous alentit ; qui vous pousse à ne plus considérer la vie comme un fluide continu ; mais comme une bande dessinée, une cascade de vignettes. Chaque vignette a sa propre autonomie. Leur rencontre au sein d'un ensemble nommé « vie » n'est qu'un accident futile. Comme dans ces expositions permanentes où toutes les œuvres semblent ne rien avoir à faire ensemble. Et il saurait alors que, la maladie progressant, ses vignettes grandiraient sans cesse : d'une carte postale à L'enterrement d'Ornans. Et là l'enterrement, c'était Laure et Paul vautés dans cette fraîcheur de vivre. Le musée, la Bretagne. Bientôt, c'était sûr, il ne pourrait plus agir ; il ne pourrait être qu'en retrait. Comme un dieu aux mains coupées. Mais pour l'heure, par chance, la convalescence le tiendrait encore.

« Bon ; on va bouffer » ; et Nicolas reprendrait les rennes.

« Home sweet Home » Sébastien aurait le droit à une place sur le canapé. Et là, Laure, la petite folle aux yeux verts ayant apporté le film Beetlejuice (en vrai ce serait Claire ; mais il a une mémoire sélective), plongée dans les souvenirs : Beetlejuice, cette belle anomalie ; Beetlejuice, et ses histoires de cafards qu'on veut broyer du talon ; d'incantations qu'on ose jamais proférer alors qu'elles ne sont composées que de mots évidents et banals, d'histoires d'amours avortées, de monstres. Et surtout cette folie de couleurs écrasées sur les murs : violet ; froid ; vert sombre ; sang ; animal ; vert sombre.

« -C'est vous qui déraisonnez monsieur ; je n'ai pas les yeux verts.

-Ca alors, vraiment ; j'ai toujours cru que vous aviez les yeux verts

-Eh bien, vous me rêvez monsieur. Vous avez de moi une image fantasmée, monsieur.

-En effet ! Mais peu importe car cela est bien réel ; j'aime votre façon de faire sauter les ambiguïtés qui relève, j'en suis sûr, au moins du petit grain.

-C'est curieux ça pour quelqu'un qui aime la poésie

-Elle m'effraie ; j'y peux rien ; j'aime toujours ce qui m'effraie. Comme la tempête. Vous, par exemple... »

Puis Beetlejuice et la Nostalgie clopineraient, le menton rentré, comme deux enfants punis, jusqu'à la sortie. On voudrait embrayer immédiatement sur L'étrange Noël de Mr Jack. Cette fois-ci, on lui aurait piqué sa place. Il ne pourrait plus regarder le film. Aurait Laure dans son champ de visions.

Non, mais vous arborez une sorte de spontanéité, de simplicité dont je tomberais bien amoureux

« -Je vous le déconseille, monsieur, d'autres s'y sont déjà cassé les dents.

-Je vais m'y mordre.

Ils mangeraient, iraient se coucher. Pourquoi la mémoire manque ?

Levée – 13h00.

Départ : 15h00.

Direction St Malo.

Sébastien serait à l'avant dans la voiture. Putain ! A l'avant ! Isolé ! Et ce connard de Paul doit glisser sous les cuisses de Laure, ses bras. Palper du coude ses seins, connard ! Connard !

La forteresse de St Malo serait comme un grand bastion de lumière devant eux. Grand bastion de pierres blanches réfléchissantes. Pour y accéder, il faudrait traverser un pont, oui, ça donnerait l'impression d'une île qui écarte ses deux jambes de bitume pour nous laisser pénétrer en son for intérieur. Par crainte de la marche, il aurait demandé à Claire de s'approcher le plus possible. A tâtons tâtonnades. A tâtons tâtonnades. Toucheraient à la bordure étincelante des enceintes. Grappes de voitures se pressent s'oppressent à l'entrée de la forteresse. Colère, klaxons fumants, béliers verbaux, projections d'insultes bouillantes. Oula ! On aurait fait marche arrière. Sébastien jeta un dernier coup d'œil dans le rétroviseur à cet attroupement barbare grouillant au pied du sublime, et s'en serait presque voulu d'avoir osé prétendre y trouver une place. (D'ailleurs, ouais, j'me d'mande si on peut pas faire comme un parallèle entre cette forteresse et...enfin bon, je vous laisse faire votre travail) La marche arrière serait pleine de périls : nous aurions manqué d'écraser un jeune couple. Puis, comme tout le monde, on aurait bien sur cherché une place libre où reposer le moteur. Sorti de la caisse, il essaierait péniblement de marcher sous les foudres de sa plaie sanglante ; tandis que ; non conscient de son handicap (c'est pour ça, bien sur) ses amis continueraient leur route sans trop lui prêter attention. Coup de téléphone : mon père. Il se serait éloigné pour parler dans l'intimité ; lui aurait raconté ses déboires ; et son père lui aurait dit : « Tant mieux, au moins les filles seront au petit soin avec toi » Je ne l'avais pas vu sous cet angle-là ; ça me réjouirait. Mais lorsque je raccrocherais, ses amis seraient déjà loin.

J'aurai tenté de les rattraper en boitillant. Mais chaque pas serait un coup de tonnerre. Je sentirais, j'en suis sur, j'en suis sur, les deux parts de la plaie s'embrasser puis détacher leurs fibres, tiraillant horriblement le stéri-strip gonflé de pue et de sang. Chaque pas serait un petit tonnerre vif, sec, vif de douleur mais qui s'étend aussi dans une sorte d'onde de choc lente et qui grignote. Plus vite il irait, plus large la peau s'étire. Plus longue est la guérison. Putain de cercle !

Ils ne cesseraient de marcher ; ne verraient pas sa douleur. Il n'oserait bien sur les appeler, j'aurais trop honte et ne voudrais surtout pas les ralentir. Dans mon malheur, j'aurais bien ri, par ce sublime et terrible pouvoir de contradiction. Sauveur et poison. Je rirais de ma douleur si pathétique là, à courir cahin caha derrière des amis que je n'ose appeler. Rire du diable.

J'aurais décidé de chanter. Solution subtile ! Peut-être que ma plainte mélodique saurait retenir leur attention ; et puis je devrais montrer qu'en toute circonstance, lui, Sébastien, le lutin fou et joyeux, ne cessaient d'être content. *Rester fidèle à soi-même.*

Ce devrait être lui et encore lui
le sourire.

Il y aurait bien Claire et Lucie qui seraient un peu à la traîne. « Ca va Sébastien, t'as pas trop mal ? » Ce serait Lucie la douce. « Tu veux qu'on marche plus lentement »

-Oula ça y'est t'es parti toi

-Mince, désolé, mais c'est vrai qu'en voyage, et en train plus particulièrement, je suis juste happé par le paysage. Mais bon c'est plus prudent.

-Ah bon. Pourquoi ?

Puis, ils seraient tous arrivés sur le fameux pont qui unit la forteresse à la ville nouvelle. Et là, par accident, je me trouverais à côté de Laure sur le pont ; sur le pont de St Malo : dans ce cadre idyllique (j'ai bien dit cadre ; que chaque chose reste à sa place !), par un temps de Septembre frais et doux à la fois ; dans cette liberté prodigieuse des vingt ans avec cette fille qu'alors j'aimais ; et alors jamais je ne sus être reposé. Me tracassant de petites questions « est-ce qu'elle s'ennuie ? Faites que tout se passe bien » qui, indirectement, m'ôteraient de la conversation. Ce serait par ces moments rêvés que je m'absente. Quelle bite ! Alors, il me semble que Laure cherche à accélérer. Elle marche trop vite pour moi boiteux. Voudrait-elle me fuir ? rejoindre les autres ? ne pas rester seule avec moi ? me fuir ?

Parce que sinon, je devrais te regarder et me verrait donc obligé de te sauter dessus.

Aux pieds des remparts, gigantesques montagnes de blancheur, vertige. Nous nous arrêterions aux lèvres de la forteresse. Pause clope. Laure traverserait la rue pour prendre une photo du paysage. J'aimerais moi aussi m'approcher du paysage. Mais je craindrais que Laure ne s'imagine des choses. Qu'elle pense que je n'ai pas compris, que j'y vais pour la coller, alors j'attends ; que je la suis ; alors j'attends ; que je suis lourd comme type ; alors j'attends. J'attends et je raisonne. « Sébastien, tu te fous de l'interprétation que les autres peuvent avoir de tes gestes, de tes actes. Là, sur le moment d'ici, maintenant, tu te moques de la présence ou non de Laure à côté de ce paysage. Tu veux voir ce paysage pour lui en tant que tel. Alors tu y vas et les autres pensent ce qu'ils veulent. » Je me déciderais à y aller et au moment de la rejoindre, qui je croise en traversant ? Laure ! Merde j'ai dû lui faire peur.

Alors il contemplerait seul ce paysage dans un moment qui frôlerait les plus grandes extrémités poétiques. La plage éblouirait d'or sous le soleil de midi qui jouerait de ses maracas de lumière avec la plus haute ardeur. Elle serait comme une lente flaque de métal qui se meut et bientôt se mélange à la grande flaque d'argent. Sa réflexion enverrait des rayons assassins dans les yeux de Sébastien. Elle serait comme une banquise, oui, une banquise ardente, où, sur leurs flancs gisant, quelques barques de pêcheurs, comme des morsés blessés dans leur noble attente de la marée, se seraient misérablement échoués, la quille dans les algues silencieuses. Leur peinture luisant dans le soleil craquelle et chancelle. Alors, je me dirais que ces bateaux-là c'est moi, qui attend le retour des vagues. Je suis leur misère, leur maladie, leur rouille criblée de coquillages ; et moi aussi, j'attends le retour d'une mer, d'une mer souple et plantureuse, innocente et délictueuse. Comme eux, j'attends. Je prends la pose cig au bec. Me croirait beau à volutes de fumées d'or : déjà je ne sais plus bien si je suis réel ou fiction.

Je pourris.

Et ben, t'es beau, ah !

En marche ! Je m'absente.

T'es là ?

-Qu'est-ce qu'il y a ? Je n'ai pas bougé.

- Non mais je veux dire reste parmi nous un peu, tu parles plus.

- Ben c'est que j'ai rien à dire. Mais pourquoi on serait obligé de toujours avoir quelque chose à dire ?

- C'est vrai

- Puis en plus, t'sais, parfois on dit beaucoup plus par le silence que par les mots. Tu te rappelles c'est ce que dit Mia Wallace dans Pulp Fiction.

-Comment ça je me rappelle, je l'ai jamais vu ce film.

- Bien sur que si, hier même ; mais je veux dire, bon, ben si tu le vois un jour : ya un moment où elle dit que c'est quand on peut partager un silence sans s'inquiéter, que l'on sait qu'on est bien avec les gens.

- Oui, c'est assez vrai mais t'extrapoles

- Alors voilà, tu n'as qu'à te dire que ce silence c'est toi, c'est moi : c'est notre silence qu'on se fabrique à deux. C'est une œuvre d'art qu'on tient là.

-J'avoue

.....

A supposer que nous revient juste à toi et moi

Une pause au dur de quelques créneaux blancs. Papotons papotons, nous papotons. Ils papotent. Je m'allonge. Laisse choir des verbes d'état. Nicolas s'allonge auprès. Chute de mots ; mais ces mots-là -pierre ou nuage, feu d'eau, larmes de braises- s'unissent, s'enspiralent ; et un sens, nouveau sens, en jaillit. Je suis bien. C'est comme un flocon dans un volcan, une étincelle au Groënland. Le ciel bleu et blanc nuage. Je regarde les nuages. Les nuages se déchirer comme la peau se rompt, se déchirer dans l'air bleu. Bleu comme l'idée de bleu. Ça ne m'était presque jamais arrivé, peut-être quelquefois du temps où mon enfance vivait encore (mais où est l'acte de décès ?) ; ça ne m'est presque jamais arrivé ; mais cette fois oui, j'ose le dire, en chuchotant : *j'aurais voulu que le temps s'arrête*. Juste laisser choir des verbes d'état avec un bon ami. Un grand coup de pied dans l'horloge ! Bing ! Aïe ! ma jambe

En marche ! Je suis absent.

C'est bon, t'es là ?

« -O ! t'es exaspérant à la fin, je te dis que je n'ai jamais été aussi maintenant que là où on se tait. Sache un peu devenir sourd pour m'écouter !

-Oui, mais le silence, il n'a de valeur qu'en tant qu'on le détruit ; c'est justement cela qui est beau, gratuit dans le silence ! Ce sont des monuments voués à mourir.

-O ! Tagueule avec tes monuments... Vous, les garçons vous voyez la vie qu'en stèles, en monuments : des lignes verticales, toujours des lignes verticales ; imaginez plutôt un fleuve, ou un ruisseau : une ligne horizontale, mais légèrement inclinée : une ligne légèrement diagonale.

-T'es une tarée toi, hein...

-Et tu vois ce silence, il s'étend, ligne diagonale, doucement, il s'étend...

Jusqu'aux remparts. Pour regarder s'arrêteraient. Ils formeraient une sacrée brochette collée au muret ! Il y aurait une sorte de chape de béton, une enceinte, qui, plantée dans le sable, dessinerait une piscine naturellement remplie par la mer, une piscine dans la mer. Ce ne serait rien qu'un petit semblant de sauvage. Sur un plongoir haut perché, un plongeur se prépare à sauter. Il étirerait lentement son corps, son ombre fêtu de paille sur la longue planche. Les filles le regardent, s'excitent. Très vite, un attroupement terrible de curieux, curieuses et curieux juniors se formerait le long du muret, autour de son spectacle. Les membres s'étendraient patiemment, la foule grossit. Va-t-il sauter ? Il attend. Ah ! ah ! Il fait quelques pas sur le plongoir, il hésite, la foule grossit. Il attend. Ce plongeur, c'est moi ! Il recule un petit peu, les filles attendent. Etire ses bras vers le ciel. Les filles attendent. Quelques pas en avant.

En fait, je crois que le naturel ne m'est pas donné. Je cherche mon naturel.

Il plonge

Ce plongeur, ce n'est pas moi.

Bon alors qu'est-ce qui te rend heureuse dans la vie ?

« -O mais tais-toi...t'y comprends rien. Puis en plus tes questions...on se croirait dans une mauvaise série télé.

-O tu m'emmerdes, tu préférerais que je te parle Nietzsche et Pollock, ce serait plus khâgneux, c'est ça.

-Tu sais ce qui me rend heureuse dans la vie ? Ce fauteuil SNCF. »

La tombe du sieur Chateaubriand a cette particularité étrange qu'elle se trouve isolée en haut d'une butte située elle-même tout au bout d'une plage. Putain de tombe ! Saloperie ! Que j'ai été obligé de me farcir une plage entière en boitillant derrière les autres, puis de traîner ma carcasse pourrie sur le bord d'un escalier de terre. Et quand j'arrive qu'est-ce que je vois ? Les autres en croissant de lune face à la mer. Oui, monsieur !

Il viendrait se placer en face d'eux comme une étoile face au croissant. Tous ensemble, ils formeraient le drapeau de la Tunisie. Sauf que c'est lui l'étoile solitaire. Et même plus foutu de danser en plus !

Et paroles de voler chez les uns quand l'autre enterre ses mots. Toutes les cartes en main, il se ferait beau jeu de n'être pas de la partie. Ca le rendrait malade au fond. (Vous savez ce genre de maladie terrible qui consiste en le fait même qu'on déclare maladie, qu'on se prétend malade. Tout le problème est que pour guérir, il faut bien en effet reconnaître à un moment sa maladie. Maladie incurable donc qui, comme le nœud coulant, décuple aussitôt qu'on veut l'éteindre. Comment « soigner » un hypocondriaque ?)

Nicolas, lui, bien sur, ne cesserait de briller par son rire contagieux, fiévreux. Laure, dans un élan d'affection lui donnerait son bonnet de laine ; et Nicolas, en l'enfilant, laisserait dépasser une mèche rebelle. Deux boucles solitaires, folies de chantilly, s'épanouiraient sereines sur son front. Ca lui ferait une sorte de tronche de gourou indien avec ses deux yeux bleus toujours exorbités. Et le plus terrible ce serait qu'au fond Sébastien dusse reconnaître que, oui, il est vraiment drôle à voir. Mais il se tairait, retiendrait son rire car, lui, serait « au dessus ».

Et Laure rirait et rirait encore ; je serais à deux pets de la haïr ; de lui sauter dessus pour la faire taire, pour taire ce rire
Et ce serait, là, à ce moment précis que Laure dit à Nicolas:

« « « je te kiffe trop mec » » »

Par prudence, Le Brave Sébastien détourna ses yeux vers St Malo. Triste vestige d'un temps où, pensa-t-il, les vikings, par essaim de drakkars et trois-mâts, par nuées de glaives et glaviots, déversaient leurs talons sur ces côtes fragiles.

« « « je te kiffe trop mec » » »

L'infanterie des nuages, grosse de colère, fondrait déjà sur son crâne, charriant dans sa course des éclats de soleil pour les relâcher ensuite, barils de tonnerre, sur la forteresse dénudée. Contre larme ou temps, ouragan et banqueroute, aujourd'hui, cette forteresse n'avait plus que la bravoure du tourisme pour peupler ses flancs de lucioles, souris et rats de tous pays. Elle n'était plus rien que ce fade tissu d'amateurisme, ce coton de vellétés distendu.

Je pourrais encore vous demander qui vous êtes ; parler de nos goûts, nos ambitions, nos histoires.

Nicolas aurait proposé d'aller enfin voir la bombe, euh...la tombe du grand Chateaubriax. (Tiens, on l'avait oublié celle-là !) « Oui ! » dit Laure. Et bien sûr, Sébastien voudrait aussi voir cette putain de tombe ; mais il hésiterait ; ne pourrait répondre simplement « Moi aussi ! » ; cette interjection se lèverait dans l'air démesurément proche de celle de Laure ; l'air qu'il cognerait, lui Sébastien, en se levant, viendrait heurter trop brusquement l'air qu'elle a déplacé, elle, Laure, en partant. Ce serait louche. A nouveau. Mais, suivi par Paul qui le dépasse bien vite, il aurait vraiment envie de voir la tombe et finirait par se lever. Il descendrait comme il peut la pente escarpée. Irait se placer près de la tombe, du côté opposé à celui de Laure. N'oserait lui toucher mot. Et, ensemble à distance, ils regarderaient ce rectangle de marbre qui est moche et qui enferme le cadavre de ce mauvais poète -encore puceau je suis sur- à sourire bright et front luisant. Il voudrait marcher sur sa tombe ; peut-être que ça la ferait rire ; et puis ce serait tout un symbole. Mais il craindrait que Laure ne pensasse qu'il fait cela pour l'impressionner. Alors il ne le ferait pas. Il ne l'aurait pas fait. Il ne ferait rien. Craindre fumer s'ennuyer fumer s'ennuyer craindre. Il ne saurait pas où se mettre et resterait là ; il est à l'acmé de sa représentation passive ; à l'acmé de son immobilisme.

Décamperions. Dispersion d'îles en légions rongées par les menstrues de l'océan, de la lune. Et maintenant c'est la vie des collines qui s'endort dans la poussière lumineuse de leurs hanches verdoyantes. Le paysage est plein d'ironie, me crache, me pisse à la gueule. Je voudrais être lui. Celui à qui on ne demande rien. Qui dit tout sans parler.

Toujours Laure et Nicolas à mes devants
Pressés comme pour fuir
Vers l'amitié
L'amour

...Romantique... Je crois que c'est le mot qui peut le mieux me définir. Ah ! ah ! non je rigole...

« -Non, mais tu piges pas que je m'en moque de ces machins de goûts, ambitions... Ca manque de naturel, c'est un peu fade, tu trouves pas...J'aurais rêvé une autre conversation.

-Non mais qu'est-ce que tu me chantes là avec ton naturel ? On a une bouche, non, dans le jeu qu'est la vie, elle sert à quoi ? A parler ! Alors, l'idée tu vois c'est de parler le plus possible quoi ; de faire actionner les muscles de la bouche, de la langue. De s'activer quoi. C'est ça mon naturel !

Sinon, pihhhhhh... moi, je te le dis : Aïoli !

« Un chocolat de la grand-mère s'il vous plait ». Ah ! ah ! Il aurait oublié son portiflard, tiens ! Il ne voudrait pas emprunter trop d'argent (mais pourquoi ?) à ses amis qui ne cesseraient de se demander pourquoi, pourquoi il ne prenait comme eux un chocolat liégeois, un vrai chocolat liégeois qui, somme toute, ne coûtait que 2 euros de plus. Laure s'en iraient aux toilettes et frôlant le comptoir remarquerait les monstres. Elle reviendrait, hystérique, et d'un grand cri dirait : « O lala vous allez craquer quand vous verrez les cafés, ya juste de la chantilly comme ça » en signant la fin de son intervention d'un grand geste emphatique. Nicolas, l'œil acerbe, ne manquerait pas de relever l'efficacité du procédé littéraire pour créer un suspens, un effet d'attente.

Surgissement d'un grand plateau vert où d'immenses fraises de chantilly abritent avec majesté les saveurs fumantes d'un chocolat souple et onctueux d'origine biologique certifié Max Havelaar.

Je fulmine, je fulmine (j'adore la chantilly et le commerce équitable).

Et à coup sûr, ils auraient tous trop de chantilly et finiraient par la lui léguer tour à tour.

Laure serait à sa droite.

Il ne trouverait rien à lui dire.

Si lent, si lent. Dans les voix, au loin, des autres. Silence. « Je devrais peut-être arrêter de fumer »

Comme un garnement, il s'agiterait sur sa chaise, voudrait aller voir le coucher de soleil. Il serait déjà 7 heures et demi et eux repousseraient toujours sans que lui n'ait jamais le courage de les devancer sur le route du couchant, de peur que lui s'égaré, qu'eux ne le retrouvent pas, et que ça leur fasse perdre du temps à tous.

Laure serait à sa droite,

Il ne trouverait rien à lui dire.

9 heures ! Bien sûr, on raterait le coucher de soleil évidemment. Mais bon, à moi le crépuscule ! A nous le crépuscule ! L'étain rougi des yeux, dans un crissement de fumée, plonge à l'eau du ciel qui semble être en perpétuelle construction : lueurs vertigineuses ; précipité de rose et d'orange à travers serpents et confettis d'obscurité. Sur les ventres de baine, découverts par la marée ; et puis plus loin sur l'océan, le spectacle du ciel se reflète ; comme si ciel et mer se regardaient respectivement le nombril dans un cycle contemplatif que viendraient grossir les prunelles mouillées de nos camarades. Il aurait fallu voir, sur le muret, la ligne de leurs bouches gagner le calme du marbre, de la chaux ou de l'ombre sous le brasier discret du couchant. « PROUT » ah ! ah !

j'aurais poussé un gros « prout » en pinçant mes lèvres ! Vous connaissez mon esprit de contradiction, j'adore casser les mouvements. Mais c'est pour mieux les relancer. D'ailleurs c'est à étudier, ça ; m'enfin ! les autres auraient ri un peu à ma plaisanterie. Peut-être même que Laure m'aurait gratifié de l'un de ces petits sourires faussement sévères que les mamans arborent quand leurs enfants ont fait une petite bêtise. Puis la conversation aurait repris en brochant des vanités à motifs de nuages. Mais la courbe des délires est aussi imprévue qu'un voyage en mer ; et voilà que comme par lapin, nous nous serions mis à chanter à la suite tout

notre répertoire de chanson française, aussi bancal que moi-même. On s'amuserait. « Voici le S.O.S d'un lion qui était le plus beau de St Jean et qui est mort ce soir... »

Cependant Laure aurait faim, voudrait y aller. Mais j'aurais un plaisir fou à la faire attendre, à chanter encore avec tous les autres. Peut-être qu'elle se dira que « tiens il me semble que Sébastien ne fait pas d'efforts pour que je me sente bien ; peut-être qu'il se fout de moi en fait, mince alors, je devrais le rattraper ».

Tu connais le jeu des surréalistes inventé par Max Ernst, je crois ?

« -Quoi...non

-Tu vas voir

« Oui » dirait Laure. Et comme Paul le voudrait tant, ils se lèveraient tous les deux ; et sortiraient lentement de la crêperie pour fumer une cigarette. Il les verrait partir, voudrait les suivre ; « mais ne vont-ils pas croire que... » O allez ! Me chie pas sur les tongs connard ! Je me lève et sors. Ils discuteraient. Ou plutôt, Paul draguerait Laure en la taquinant doucement : technique usée comme la vitre de ses yeux poissonnesques, mais toujours aussi redoutable. Ils rigoleraient bien. Laure l'engueulerait gentiment ; et comme j'aurai osé demander ce qui se passe, lentement, elle me soufflerait : « Non mais t'inquiète, tu sais Paul et moi on se déteste ». Et se serait alors tournée vers lui pour un échange de regard. Bon dieu ! Mais un échange... aïe ! aïe ! De ces regards en chair de miel ; de ces regards de jalousies et de persiennes ; de ces regards ronds et veloutés. De ces regards qui valent de l'or et que je ne connaîtrais jamais, me dis-je alors. Et à Laure, j'aurais eu envie de dire (mais lors de tout ce séjour aucune parole ne pouvait sortir de ma bouche sans que je ne la méditasse maigrement des minutes auparavant, aucune souplesse et aucune spontanéité) ; j'aurais eu envie de lui dire :

Alors regarde, tu vois on prend une feuille, moi je vais écrire cinq questions ouvertes du style : « que t'évoque... la mer, par exemple » et donc toi tu réponds quelque chose d'ouvert aussi, du style « le rouge ou cacatoès » ; en gros tout sauf oui et non quoi.

« -Ok ça marche

« Si tu savais, ce que j'aimerais que tu me détestes Laure » ; ou mieux encore mais impossible : « Ben, entre nous c'est pire Laure, on s'ignore ». Ah ! ah ! mais rien, même la bile, ne pouvait me faire ouvrir la bouche. Si vous saviez tout le sable de mots qui crissa sous mes dents. J'en perdrais la mémoire, je me l'arracherais.

C'est bon ?

« -C'est bon !

-Alors vas-y ma belle, tu lis mes questions et je lis tes réponses ; comme ça on se mélange vraiment, ah ! ah !

-Ok...bon... « que t'évoque le train ? »

-Une tablette ; ah ! ça marche bien ; tu vois direct là

- Ouais enfin, c'est pas un peu logique ? On a regardé ce qu'il y avait juste devant nous quoi...et on est tous les deux dans le train.

-Peut-être ; mais bon, n'empêche...En plus toi t'as voulu rusé, hein, parce qu'entre nous, tablette, voilà quoi, tablette, tu vois ce que je veux dire...tablette

Home sweet home, Sébastien aurait arrêté Nicolas dans leur chambre et lui aurait soufflé cette phrase qu'il traîne dans la poussière de son caveau cérébral depuis trop longtemps :

« MORT AUX SIGNES ! Nicolas ; MORT AUX SIGNES ! »

Nicolas rit bien. (Que faire d'autre ? Il faut dire qu'il y a des moments où l'on semble s'adresser à quelqu'un sans avoir aucun but de communication. On veut simplement exprimer la chose. Au fond, peu nous importe que la personne comprenne ou adhère à ce que l'on dit ; le tout est qu'elle l'ait entendu. D'ailleurs vous-même vous voyez pas très bien ce que je veux dire par mort aux signes, non ? enfin on en parlera plus tard)

Plus tard, plus tard ils auraient fait un jeu de colonie de vacances : le « post-it ». Vous savez chacun prend un post-it. On écrit un nom dessus. On le donne à son voisin de droite qui le colle sur son front ; et il doit deviner en posant des questions aux autres. Je ne me rappelle pas bien du premier tour. Mais au second, Sébastien aurait la bonne idée de rebaptiser Claire du doux nom de Laure. Quel con ! Ca la mettrait mal à l'aise, non, vous croyez pas ? Il passerait un peu pour un obsédé quoi.

Mais Laure, elle, me ravirait ; car elle aurait la bonne idée de baptiser Paul « du plancton ». Petite expression naïve, originale et cinglante : « du plancton ». Sans majuscules en plus !

Puis ils auraient regardé Pulp Fiction et Laure-et-Nicolas ne cessent d'en répéter l'une des répliques: « I'm gonna get medieval on you » avant d'éclater de rire tous les deux. T'inquiète que je lui en aurais mis du médiéval dans les fesses, à coup de bûcher. Puis alors, il y aurait comme un long débat entre Nicolas et les filles sur ce qu'est un film « ouf ». A nouveau, il en serait totalement absent. N'en comprendrait pas la portée. Il n'y aurait que leur corps sans sens. Corps qui se penchent, corps qui se dressent ; bouches comme essaim de mouches d'un angle à l'autre tressaillir. Mots qui ne sont qu'ébouillis de consonnes, cendres de voyelles. Devrait commettre un effort surhumain pour à peine reconstruire la raison de leur parlance. A quoi bon le dialogue, sangs et molards ?

Puis ils auraient regardé Ronin (un autre film de tueurs à gage). Et pendant ce film, Laure lui demanderait un briquet de cette façon qui lui fit perdre tous souvenirs de la soirée et dont il ne se remettra jamais, de cette façon concise et plus qu'efficace : « Feu Sébastien ». Putain ! Elle me dit ça à moi, la folle ; alors que je suis boiteux (autrement dit je suis plus moi-même du tout quoi) et que je suis fou amoureux d'elle.

« -Que t'évoques la Bretagne ? »

-« Un long film » ; putain ça marche tarpin bien là, c'est dingue on a fait que regarder des films tout le séjour.

-Quoi ? Quel séjour ?

-...Je veux dire avec mes amis avec qui je suis parti en séjour, ya quelque temps, en Bretagne, on a maté beaucoup de films. C'est pour ça. Suivante !

J'ai la tête comme une roche aux sinus bouchés. Je crois pourtant écarter les paupières ; découvrir mes yeux de lumière qui veulent rester incrustés dans ma gorge. Une respiration... que j'entends. Nicolas roupille allègrement. Je ne veux pas sortir. La chaleur maternel des draps ; ma propre chaleur, un bain de nuit, un bain de moi ; o quelle sécurité, quel confort dans la chaude pierre de soi ! Je ne veux plus sortir. Je ne veux plus sortir de moi. Affronter les discussions, les gestes, les signes. Nicolas finirait quand même par accoucher durement du lit. Claire ou Lucie qui entre dans la pièce : « C'est deux heures ».

Dégoût. A chaque fois que je me réveille tard ça me dégoute, j'ai l'impression d'avoir foiré l'or des jours, l'or du matin. Le soleil, au zénith est déjà cuit. Une seule certitude, qui claque le regard brumeux du lever : Je ne connaîtrais ce jour que pareil à une descente, une chute.

Cet abruti de Paul aurait carrément décidé dans la nuit de partir un jour plus tôt et partirait accompagné de Claire sitôt notre lever. Ah ! Ah ! Tant mieux : voilà qui me laisse le champ libre. Du coup, il prendrait la décision de rentrer avec Laure en train puisqu'elle aurait déjà acheté un billet retour. « Non, mais t'es sur Séb, sinon je peux rentrer seule, c'est pas un problème— Non mais t'inquiètes, ça me dérange pas et puis comme ça on aura le temps de discuter »

Et comme je lui dirais ces mots je voudrais, d'un roulé d'épaules relax, m'asseoir à côté d'elle sur une commode près de la fenêtre pour profiter du soleil. Mais m'asseyant, je ferais choir de ma jambe débile une lampe de verre au bout de la commode. Elle exploserait sur le sol. J'ai décidément un problème avec la lumière.

Attendez, juste cinq minutes, ça vous dérange pas si je vais aux toilettes vite fait ; Désolé, je reviens tout de suite...Mais...du coup...si vous me lisez un jour marquez à ce moment une pause d'au moins vingt minutes, histoire de faire comme en vrai (parce qu'en fait je fais exprès d'aller pisser maintenant, c'est pour que vous puissiez vous reposer un peu, faire le bilan ah ! ah ! ; parce que dans pas longtemps, je peux vous dire que ça va dépoter, entre Laure et moi ; ah ! ah ! ça va dépoter !) Donc ok ? allez, dix minutes !

Me revoilà !

Ouais, donc Paul Part, moi je casse la lampe. Et...à voilà !

Laure partirait se doucher. Lucie, Nicolas et moi jouerions au cadavre exquis de mots et de verbes. La serviette bleue du ciel sent la lessive. Quelques nuages s'y font la cour. Perles de mots s'enfilent à mesure. L'éclipse jaillit. Comme s'il fallait que ma muse se lave pour que je retrouve la paix.

Laure viendrait. Le jeu cesserait. Ma muse est dans l'absence.

– O ! Tagueul Pétrarque

– O ! Tagueul Khâgneux !

- O ! Tagueul tout le monde !

« -Que t'évoque que t'évoque ? »

« -Une folie enfantine » ; alors là tu peux pas dire qu'on s'est pas trouvé ma petite ; il marche impeccable çui-là.

-Trop, c'est juste trop cohérent, mais avoue que t'as regardé ce que j'écrivais.

-Non, pas du tout ; comment j'aurais fait ? Mais tu sais, je suis un peu magicien, moi, au fond.

Claire reviendrait et nous déciderions de terminer la balade du premier jour. Les filles lui conseilleraient de prendre un parapluie en guise de canne pour soulager sa jambe. Dès les premiers pas, foutu parapluie trop petit pour faire une canne. J'ai juste l'air d'un papy boiteux. J'émetts une plainte rapide et discrète. Nicolas m'aurait proposé alors de prendre le parapluie et sous peu n'aurait fait qu'un avec lui. Il le changerait en canne légère dont il ferait, à la façon d'un gentleman, rouler le pommeau dans sa main. Il désignerait des objets et catalyserait tous les regards sur son index prolongé. Arrivés à la plage, éclairant d'un ample geste notre direction ; il manquerait de m'éborgner.

Puis les deux garçons devanceraient les trois filles, s'arrêteraient à l'abri d'un grand rocher rouge. Nicolas proposeraient d'allumer un joint. L'autre voudrait bien mais lui demanderait de l'allumer de peur que les filles, lorsqu'elles arriveraient crussent que ce serait encore son idée à lui. Nicolas aurait pété le joint me l'aurait passé ; et c'est à ce moment-là que surviendraient les filles. Et Laure de me dire : « Tu fumes encore un spliff, Séb ! » Mais il n'essaierait pas de s'expliquer, ce serait trop long, trop coûteux. Pas bon rapport qualité/prix. Il émettrait un « ouais » et retournerait au soin de ses silences.

Laure-et-Nicolas, pour changer, partiraient devant et il resterait seul avec la conversation insipide des autres filles.

« -Que t'évoque Augustin ? » ; quoi ! comment vous savez qui c'est, Augustin ?

-Ben...c'est toi qui me l'a dit tout à l'heure.

-On a jamais parlé d'Augustin, que je sache.

-Non mais Laure t'es folle ou quoi ? c'était ya deux secondes.

-Je m'en rappelle pas

-Enfin bon, on va pas en faire tout un plat ; de toute façon personne ne peut plus savoir si on en a parlé ou pas. C'est perdu, comme on dit.

-Mouais...Bon j'ai écrit quoi déjà ?

-« Un dédale de cambrures »

Puis, passé le point d'arrêt du premier jour, nous parviendrons enfin à la plage de St Enogat. Une scène, une scène vous dis-je, à se noyer dans le sable. On s'arrêterait sur une dune, semée de plantes blondes, qui dominerait un large ruban de grains blancs, souple comme le ventre d'une femme qui s'étire ; mais rieurs les grains blanc, légers et riant aux requêtes obstinées, aux plaintes imprévisibles du gris de l'océan. Et puis avec ça, le ciel où danse et s'emmêle toutes les semences de nos nuages. Une vraie carte postale ! un peu délirante en plus. Le genre de lieu idéal pour passer un week-end en amoureux quoi. Et là, relevant la tête devant, vers ma chère Laurinette, qu'est-ce que je verrais ?

Laure et Nicolas qui avancent ensemble, qui avancent encore. La complicité magnétise leurs visage, leurs yeux ; leurs lèvres sont presque palpables (à bien 50 mètres de distances !) Ils s'amusent bien. Leur deux visages se soulèvent, se soulèvent encore, se rapprochent, se rapprochent encore, se rapprochent de plus en...et.....oui !!! oui !!!! ils éclatent de rire !!!! dans un sursaut, ils éclatent de rire !!!! et oui.... !!! voilà ! c'est leeee rêveeeee ! ils éclatent de rire !!! tous les deux, tous les deux si joliment, avec tant de grâce enfantine, naïve, simple, vivent le rêve que j'ai tant rêvé. Un éclat de rire sur une plage de Bretagne. De la butte, on pourrait presque croire qu'ils se tiennent la main. Se tiendraient-ils la main ? Je veux le savoir !

« Que je t'évoque ? » (*Elle rit*)

-Baba, t'as rien écrit ! La non réponse ! Trop fort !

-Ah ! C'était cinq questions ? je croyais que c'était quatre...

-Arrête, t'as écrit le numéro en plus ; juste là... ô je suis vexé

-Le prend pas pour toi. J'ai juste zappé de la faire.

Alors Claire, Lucie et lui doucement, le front calme et noble, descendraient à leur tour sur ce manège poétique qu'est la plage de St Enogat. Ils riraient plus que de nature à passables propos de films qui *portent* sur les maladies graves ou plus particulièrement sur l'euthanasie. Sur le sable qui hésite, nous marcherions. Laure et Nicolas, au bout de la plage se seraient arrêtés et regarderaient nos pas écraser le sable. Je pourrais discerner vaguement sur le sentier de béton, la silhouette en caramel de la ptite' Laure... Bras et pieds ballants ; toute mimi ! Une main se glisserait sous mon bras droit. C'est Lucie qui me prend comme un marié prend sa belle, bras dessus, bras dessous. Quelle surprise ! Bon dieu de bon dieu ! « Million Dollar Baby ! » Je tremble presque. « Quelle fin horrible ! » Laure me regarde, je le sais. Je porte attention à mon bras droit. « Et ce film là avec un homme déguisé ? » Je ne dois pas trembler. Je dois avoir l'air digne ; je suis capable de soutenir une femme moi monsieur ! euh...madame ! « Doubtfire » Les filles riraient. Je l'emporte puis le sujet tourne sur ma relation avec Fanny. (Fanny...Fanny César, t'en souviens-tu de cette jeune fille que tu as ignoré ?). Et là je me rends compte que je serais là, sur une plage sublime avec deux filles qui ne m'intéressent pas, parlant d'une autre fille qui ne m'intéresse plus, alors que celle dont je suis fou amoureux est à deux pas de mes yeux, mais à elle, mais à elle, je n'ai pas deux sous de mots. Et je me demande par-dessus tout pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça, à quoi mène cette fuckin entreprise.

-Ca me rappelle quand j'étais petite, j'avais lu un livre de je ne sais plus qui ; l'histoire c'était un homme qui a un grand verger, un immense verger plein d'arbres fruitiers : d'abricotiers, de poiriers, de cerisiers, de pruniers, de pommiers...

-Et...

-Et...non...je me rappelle plus la fin.

-Ca me va comme ça

Pause sur le béton. Laure serait à sa gauche. Silence. La question serait maintenant de savoir si la mer est grise ou verte. Mes bras ballants : seul langage à Laure. Cancer de la volonté.

On monterait sur la butte par un petit escalier de fer où il s'exciterait comme un rat boiteux dégueulasse pour ne pas faire attendre Laure derrière lui.

La butte est morne où le gris domine. Herbes chétives qui broutent le sable de terre. Vagues arbustes survivant ça et là.

Rien à voir que le vent ; rien à ouïr que l'agonie grésillante de la grosse ampoule. Ils s'assieraient.

Sébastien dégotterait un oreiller moelleux de buisson où reposer sa tête. Nicolas s'allongerait et ayant déployé son ample parapluie, abriterait du vent les trois filles dans un calme manège. Son crâne à lui, Sébastien, s'enfoncerait peu à peu dans l'oreiller végétal ; le nez fourré dans les replis roses orangés du ciel qui sembleraient se cacher derrière les montagnes mangeuses d'horizon (elles-mêmes cachées par la brume fine et légère, qui, il faut le dire était peu visible du fait...).

Tout feu du « Hourra » des gazelles échauffées, Nico péterait le spliff d'herbe. Volutes à volutes, ciel et spliff communiquent. On se détend...et là, oui msieur ! nous trouverions enfin le chemin qui conduit à nous-même, à l'amour, au calme. Nous parlerions peu. Nous serions

si bien. La fantaisie chimique du paysage suffirait à nos combles. Il n'y aurait plus que cela. Quelques nuages qui s'étirent... comme des parfums.

Mais Laure, tout à coup, aurait froid, voudrait partir. Putain !
Elle a décidé de me pourrir le voyage celle-là !

Un et...Deux. Et un et...deux. Et ain...si de suite. Il retrouverait cette marche glauque, rauque, dure qui, à l'instar de ces nez coulant dont on pense ne jamais pouvoir guérir, lui devient essentielle. Un et...deux. Et un et...Deux. Mélodie. Refrain vital. Percussions nécessaires. Un et...deux. Et un et...Deux. Cette marche anime son paysage d'un jour nouveau. C'est à voir comme les flancs de collines et leurs rectangles de ciment seraient penchés sur la route !
Aurait cul de spliff entre les doigts.

Où est le feu ?

« -J'ai froid
-Prend ma veste »

Marcher sans y penser, absent de soi, absent de laine. Litanies, jongleries ambulatoires. Claudiquant. Le crépuscule s'affaîsserait à vue d'œil, s'effondrerait littéralement sur les visages d'ombre violaces des jeunes gens. La mer, en léchant les bords, produirait des petits coulis de cris, peut-être de sauvages, irréguliers et profonds. C'est là-dedans, au terme d'une petite plage, que Sébastien se retrouverait au niveau de Laure et de Nicolas ; et que Nicolas (de cette même façon que l'a fait Thomas ce fameux jour avec Diane entre les pins de Morgiou), d'une grande enjambée soudaine et enlevée, distancerait brutalement Laure et Sébastien pour les laisser seuls.

Ah bon.

Ca y est, la nuit est tombée ; comme un fruit trop mur sur la cendre. Semble pénétrer la terre. Plus rien que nos deux silhouettes de fer fragile s'éloignant sur la plage. Plus rien que nos deux ombres sur le corail de la nuit. Les yeux de Laure, plus brillantes étoiles. Elle est belle comme une plante carnivore. Ayant récupéré mon feu à Nicolas, j'essaie de rallumer le reste de spliff ; en plein vent d'est ; mission impossible bon dieu de bon dieu ! Je fais comme si de rien n'était, continue de marcher. Tricot glissant des pattes de crabes sur le sable nocturne. Laure veut fumer. Me demande le joint. Je le lui passe avec le feu. Elle essaie de le rallumer ; n'y arrive pas non plus. Essaie encore puis jette en soufflant le vieux mégot fini.
Je n'ai rien à t'offrir.

Elle marche vite. Elle veut me fuir ? Elle craint de se retrouver seule avec moi : elle sait que, n'importe quand, je peux bondir sur ses lèvres. Moi aussi, je veux pas rester seul : je sais que n'importe quand, il peut bondir à mes lèvres. « Dans l'immobile violence/ Le cri de se taire me ploie./ Si lent, si lent, si lent silence » Où vivre a la douceur pour voix. Mes pas pitoyables, un à un sur le sable durci. La plage est franchie.

Et puis, parvenu sur le chemin de béton ; il y aurait des angles morts à perte de vue ; des paroles à propos de littérature...anglaise, monsieur ! Petite, elle l'aurait ingéré nuit et jour, Agatha Christie, Dickens, les sœurs Brönte...Il ne connaît aucun de tous ces livres. Nous ne pourrions pas discuter.

Finiraient naturellement comme par rejoindre les autres. Il n'y a rien eu. Pas ce décollage tant espéré. Pas ce petit frisson, l'ardeur inquiète au moment des sujets qui vous prennent à la gorge. Rien. Pas rien du tout. Rien. C'était sûr, elle s'est ennuyée. La grande mornitude.

On est pas bien, là, quand même ?

« -Chut... faut pas le dire. »

Soirée Pizza ! qu'on décide ; et, à un carrefour, Laure et Nicolas s'arrêteraient, et nous proposeraient d'aller gentiment ranger l'appartement, tandis qu'ils iraient tous les deux à la pizzeria.

Voici mon raisonnement : « ils peuvent bien faire, si ils veulent, leur escapade pour aller bécoter, baiser ; mais pas sur notre dos, pendant que nous on range comme des cons ».

Bon, il ne leur aurait pas dit mot pour mot son raisonnement, mais il se serait opposé, opposé fermement même, à cette décision.

Alors ils auraient décidé de se rendre, tous, tous ensemble, tous ensemble comme des grands, au marchand de pizzas. Et Laure, accélérant son gros cul de pas aux côtés de Nicolas lui aurait dit de sa chère voix douce : « c'est con, on perd notre temps ». Ma marche boiteuse aurait ralenti les autres et en route, il se serait aperçut ô combien il eut tort de vouloir absolument venir. Il aurait pensé son mea culpa. Ben oui, ça servirait à rien : de toute façon ils n'auraient pas pu baiser dans la rue.

Ca me fait plaisir qu'on s'entende bien, tu vois parfois je me dis que tous les gens ont envie de se rencontrer les uns les autres mais je sais pas ils se prennent la tête, ils font des manières
« -C'est un peu vrai.

-Dès fois je me dis qu'en fait le truc c'est qu'ils ont tous envie de se rencontrer mais ils ont tous peur de le dire en premier, de se dévoiler. On répond tous « moi aussi » mais dire « Je t'aime »...

Dans la queue pour commander les pizzas, il n'aurait cessé de parler aux gens à l'entour. Distribuait de larges sourires, détonant de rires aussi brefs que sincères. Il semblerait vouloir montrer à Laure, que lui c'est un gars ouvert sur les autres ; curieux et tout le bla-bla ; comme pour faire mentir ce long silence qu'il fut pendant tout le séjour. Il ne se serait pas rendu compte alors qu'on ne peut agir ainsi : ne manifester de l'intérêt pour une personne que pour éveiller l'attention d'une autre. Ce n'est pas bien. Pas bien pour ces inconnus que tu n'as pas fait exister.

Laure, je voulais dire, tu sais, je suis désolé d'avoir attendu si longtemps pour...pour...

« -Venir me parler ? Tu rigoles, tu es venu avant même le départ du train !

-A oui, en effet.

Et puis, ils seraient sortis fumer une cigarette pour attendre les pizzas ; mais lui, n'aurait pas fumé. Il n'avait pas envie, et puis ça lui permettrait de montrer qu'il n'est pas le genre à fumer parce que tout le monde fume. Mais, mince ! on aurait oublié de demander au garçon de trancher les pizza. Qui va lui demander ? Sébastien, tu ne fumes pas toi. Il serait parti sans rire, bavant de rage à l'intérieur « c'est moi qui boite qui vais demander » ; mais aurait affiché la plus céleste bonhomie. A son retour claudiquant, eux, clopinant riraient et Laure me demanderait "c'est vrai qu'on t'entend jamais rire, toi Séb ». Il serait sensible à la délicatesse du « Séb » et, songeant à son oncle qu'il méprise tant quand il dit cela, il lui aurait répondu, d'une voix de banlieue : « c'est parce que je ris pas moi ». Cela n'aurait fait rire personne.

« -Je crois qu'on a un peu perdu le fil de notre conversation
Génial

Rentrée pénible de vent qui tantôt vous pousse et tantôt vous attrape les cheveux. La chair traumatisée aurait injurié sa jalousie. On mange devant un film.

Puis Laure, cette petite fée diabolique (petite fée diabolique mais si belle, si belle avec sa petite frimousse d'enfant joueur qui bat des cils et qui s'affole, ses petites lèvres si mignonnes qu'on rêve de mordre ; et son petit nez qui demande impérieusement à être croqué, et ses hanches mobiles, son petit minois craquant à croquer au trognon, toute de simplicité vêtue, de tranquillité, de calme et à la fois si pétillante, (Badoit ? Abatilles ? Périer ?...) toutes vibrations, toute tendresse face au monde qui la prend, qui la blesse et elle aime ça la coquine...la coquine pure et innocente, toute blancheur lactée dans les pots d'échappement, bouche de lumière dans la brume, présence qui dépasse ta présence petite salope...louve chaleureuse, réverbère à dos de violoncelle, creux et collines verdoyantes, abondante et humide, hips ! oula scusez j'vais ptet poser mon verre en fait), aurait proposé un conséquence ou vérité.

- Mais au fait ? Pourquoi tu prends le train ?
- Ben, je rentre de voyage.
- Où ?
- Ben de Bretagne, comme vous idiot !
- Ah oui, évidemment et t'es allé faire quoi en Bretagne
- Je suis parti avec des amis
- Petite peste, et ils sont où tes amis ?
- Ils sont tous morts.
- Ah ! ah ! petite fée

Dieu, faites qu'on ne me demande pas « quel est ton plus grand complexe » ou un truc dans le genre. J'ai vraiment envie de jouer à ce jeu, c'est peut-être ainsi que je pourrai sortir de mon ennui, de mon aigreur. Je veux donc y jouer et il me faut donc être sincère pour y jouer. Mais il est de certaines choses que je ne veux, ne peux, pas dire, que vous ne me laisseriez pas dire.

« -Je préférerais encore petite peste

-Ben pourquoi, petite fée ?

-Parce que les pestes et les femmes sont mieux que les fées, elles existent.

-Ben quoi les petites fées elles existent bien : dans la tête de tous les enfants !

-Oui, mais moi je veux exister vraiment.

Quel jeu d'adresse fantastique ! Attention, j'ai dit jeu d'adresse, non pas de massacre.
'Akakunaa...

Laure : Bon je commence : Action ou vérité, Nicolas

Nicolas : Vérité

Laure : Ca s'est passé comment la première fois que t'as embrassé une fille ?

Et Nicolas aurait répondu quelque chose que j'ai oublié (de toute façon on s'en fout des réponses des autres, parce que ce qui nous intéresse ici c'est ma relation avec Laure ; de toute façon vous allez voir, le prochain à qui, enfin vous allez voir,

Nicolas : Sébastien, (Ah, ah ! qu'est-ce que je vous avais dit !) action ou vérité ?

Moi : Action (La classe... !)

Petit conciliabule entre Laure et Nicolas, Claire peut-être aussi, à moins que ce ne fut Lucie : tu dois imiter Jacques Chirac

C'est un peu fleur bleue comme réponse, non ; et de toute façon rien de plus vrai que les petites fées : elles existent dans les rêves de tous les enfants je te dis.

« -Ben, à ce compte-là ; rien de plus réel non plus que les fleurs bleues

-Ah bon ? vous vous y connaissez en botanique ?

Mon imitation de notre cher président est absolument ratée, royalement pathétique. Ne fait rire personne, pas même par son échec. Double échec, donc.

Ellipse de la mémoire

Claire : Et toi, Lucie, alors ? Action ou vérité ?

Lucie, *fermement* : Vérité

Claire : C'est où que tu préférerais faire l'amour ?

Lucie : *temps d'hésitation, puis confiance* : Sous la douche. *Elle appuiera un court silence religieux*. Nicolas, action ou vérité ?

Nicolas : Vérité

Lucie : T'as eu combien de partenaires sexuels ?

Nicolas, *comptant sur ses doigts* : Euh...je sais pas, cinq, je crois. Et toi, Laure ?

Laure, : *même jeu que Nicolas* Moi, euhhh....3, je crois. Et toi, Claire, tant qu'on y est.

Claire, *même jeu que Laure* : Euhh...je sais pas, mais attend ; moi je vais passer pour une chienne ; mais sept, je crois.

« -Non, mais j'aimerais beaucoup.

-C'est vrai que ça doit être génial de connaître le nom des fleurs. On se balade ; et on peut renommer sa petite chérie, comme ça. Ma primevère...mon azalée...

-Mon rhododendron

-Mon acacia

-Mon Hortensia

-Mon datura

-Mon coquelicot

-Mon tapioca

-Ou pas.

Puis, comme il n'aurait cessé de jouer de la guitare ; Lucie lui demanderait si il serait du jeu ou de la musique. Comme il aurait répondu « les deux », elle aurait dit « Ah ! le fourbe ! »

Elle est marrante en fait cette Lucie.

Laure : Sébastien, action ou vérité ?

Moi : Vérité

Laure : Est-ce que t'as déjà eu de l'attirance pour un garçon

Alors, il se serait perdu dans de longues explications sur les différences notoires existant entre le désir et la beauté...

Bon, dans la première version j'avais mis tout un raisonnement tissé de subtilités notoires et d'explosions paradoxales ; mais, finalement, j'ai trouvé ça peut-être un peu trop épais, dur. Trop spirituel. Donc, bon j'avance. Et justement, la question serait de savoir combien de fois par semaine les garçons se branlent. Nicolas mollement répondrait « trois, kat', fois » ; mais moi, large front ambitieux, je lançai : « Tous les jours facile ! » Nicolas serait d'accord. Bien sur. Les filles tomberaient de stupéfaction. Les petits yeux de Laure friands fuyant on ne sait où. On dit qu'il faut juste vider le conduit et on se tape une barre ensemble, Nicolas et moi. *I will survive*.

Ou pas. Ou pas. Comment ça « ou pas » ? C'est pas gentil de me casser dans mon délire floral. Il devrait y avoir une règle en amour...et en amitié, qui serait de ne jamais casser l'autre dans son délire.

« -Oui, mais tu sais Sébastien, parfois casser le délire de l'autre, c'est préserver le nôtre. Le délire à deux. Le partage, quoi. Et donc, finalement, préserver Le délire.

-O oui petite fée, apprend-moi le paradoxe...

Le jeu, comme un scandale médiatique, se serait furtivement, discrètement dégonflé. Tout le monde en aurait assez. Sauf cette truite lestée de Sébastien qui profiterait de cet assoupissement général pour se dresser sur son siège et assener de mille questions ineptes les trois filles. Préfèraient-elles les caleçons ou les boxers ? Les garçons pragmatiques ou qui planent un peu ? Est-ce qu'elles aimaient le romantisme ? « Je préfère les boxers », dirait Lucie mais Laure aimerait mieux les caleçons planant, surtout avec des petits cœurs roses. Puis il y aurait eu d'autres questions dont même Sébastien, s'il existait, ne se serait rappelé. Ils auraient fumé un dernier spliff, coup de bouteille, hips ! Puis, me levant sur ma clope, j'aurai proposé d'aller faire un dernier tour sur le jetée. « Il est déjà cinq heures du mat, fait froid en plus... » auraient dit les filles. Mais Nicolas serait chaud. Par principe sans doute, elles tenteraient une dernière fois de les dissuader.

« -Il n'y a de paradoxe que là où tu veux en voir, jeune padawan... »

O bon Dieu ! Tout cela est terne, Laure, artificiel, mou.

Nicolas et moi. Vent par cordes qui sifflent, cinglent nos oreilles. Hâtons ! Hâtons ! petit patapon. Bientôt la mer glisse ses doigts entre les doigts de la terre et donne naissance à de petites criques qui, l'une après l'autre, défilent sous nos yeux.

Le bois d'un banc.

Et là, à travers les huées et hourras de la houle, j'aurais enfin pu confier à Nicolas tous ces signes que j'ai cru déceler durant le séjour : la sale tignasse de Paul, les erreurs de langage, les fugaces oeillades Lauréennes. « Mais non t'inquiète, elle m'a juré qu'elle est pas sorti avec lui » Mais très vite, lui aussi se serait mis à douter, et même, à forte chance, serait bientôt convaincu de leur liaison. Puis, je lui aurai parlé d'un roman que je projetais justement d'écrire alors ; un roman qui parlerait de la Bretagne, de ce voyage bizarre. De tous ces signes accidentels qui affluent et refluent comme des lanternes alcooliques noyées dans la vapeur d'une jetée. De cette oppression de l'analogie que je nomme hyperconscience. De cette façon que j'ai de modeler ma propre réalité en suivant des signes que j'interprète à tort et à travers ; comment à trop vouloir l'écouter on se coupe du monde. De cette superstition.

Qu'est-ce que tu racontes ?

Insatiables, les vagues suceraient la jetée. Le banc au bord du quai. On pourrait voir, sous nos pieds, la marée orgueilleuse et patiente peu à peu recouvrir l'Amas de roches et rochers. Tout autour le grand tiramisu de la nuit semble ronger son propre sang noir, se dévorer le nombril, de noir en noir, maëlstrom d'obscurité. Alors, j'aurais enfin confié ce rêve, simple et naïf, si ardemment nourri dans le secret de ma langue, de repartir à zéro, avec Laure. De lui déclarer ma flamme et lui demander de rayer cette maudite Bretagne (maudite Bretagne que jamais je ne saurais aimer malgré tout ce qu'elle m'a inspiré de bon et de mauvais !) ; de lui demander ça oui, voilà, qu'on fasse un jeu ensemble ; qu'on fasse semblant de ne pas se connaître. De ne plus se connaître. On pourrait alors tout refaire.

J'en rêvais : je lui demanderais dans le train du retour. Et nous délirerions dans la liberté nouvelle de nos identités. La guérison par le théâtre ! Tout serait simple, aurait un goût de dragée, de baiser peut-être.

Nicolas m'aurait déconseillé de me lancer dans un jeu pareil. Ce serait mettre trop « d'intensité ». Et puis, il se serait souvenu d'une fois où il avait, paraît-il, déclaré sa flamme à une fille. Ca l'avait effrayé, fait fuir. (Si je devais ajouter quelque chose aux conseils de Nicolas, je dirais à Sébastien de ne pas ou plus défier le présent)

Qu'est-ce que tu racontes ? Comment ça « terne » ?

Je sais pas trop en fait...Laure, tu crois que...comment dire... jeu (putain ! je me sens nu comme un ver), pourquoi nous l'avons jamais...enfin...pourquoi on...Approche...

Hum...petit fou

Un vent mauvais, dans nos cous, glisse ses doigts et fait claquer nos vestes. L'eau a désormais recouvert toutes roches et rochers. Et tandis que des feux de gaz fissurent l'horizon, berceau violet d'une aube morbide, à tambours battant Da Pacem Cordium ! Da Pacem Cordium ! nous levons l'ancre. Poumons par l'ardeur écrasé : l'ardeur du chant qui régit nos pas. Da Pacem Cordium ! Une confiance nouvelle...Da Pacem...Une double confiance...Da Pacem Les rues peuvent hurler, tonner, pleuvoir à notre approche...Da Pacem Cordium...Je veux faire, Je peux faire...Da Pacem Cordium je veux faire, je peux faire...Da Pacem...Je veux faire...Cordium.

Je crois qu'on aurait dû briser toute cette banquise plus tôt
Quelle banquise

Le lendemain, plomb de chaleur, nous aurions vite rangé la baraque. Puis nous serions partis, direction la gare.

La voiture glisserait doucement à la surface de la route tandis qu'à ses côtés la mer, plaquée d'or ce jour-là,

Embrasse-moi Laure, embrasse-moi encore; tes lèvres, tes lèvres, maintenant, absolument présenterait sa plus belle collection de planches à voiles, navires et optimistes :

Qu'est-ce qui se passe Sébastien

Tais-toi

figurines de plomb flottant par je ne sais quel miracle. Un insubmersible bonheur, une insubmersible réalité

Tais-toi, tais-toi et embrasse-moi. Tes lèvres.

Pourquoi tais-toi

aurait engourdi ton regard comme le vin chaud d'un baiser.

Me taire toujours. Toi, tu n'es que toi ; jamais ne sors de toi-même.

Tais-toi et embrasse-moi ; ne te retourne pas.

Et, là, dans la voiture, -tu ne sais pas pourquoi- tu saurais alors où mènent tes pas.

Ne te retourne pas surtout ; n'embrasse que mes lèvres, mes yeux ; ne pense qu'à mon corps qui bientôt s'efface

Une chanson célèbre et audacieuse du groupe Moulin Rouge aurait fait battre ton pied ; et alors ce groupe, composé de

Ne pense qu'à mon corps qui bientôt s'efface. Et ne te retourne pas, tu verrais comment les murs s'effritent autour de nous ;

Jamais ne sors de toi-même. Tu te nourris de toi

comment les fauteuils moelleux se décharent tour à tour de leur housse, de leur mousse pouilleuse.

Cristina Aguilera et d'autres pimbêches dont tu as oublié le nom, ce groupe t'apparaîtrait dans sa plus concrète réalité que tu démontrerais comme une poupée russe : de l'impression des CD jusqu'aux postillons des bouches sur les micros en passant par les cours de gym des pimbêches et la marque de leurs céréales.

Pourquoi n'as-tu pas laissé la porte ouverte

Comment les valises sont soulevés, valdinguent autour de nous ; et comment la vitre qui nous abritait du paysage doucement s'étirole par milliers de bris ; comment le paysage lui-même part en lambeaux

Eteins tes lunettes

Part en lambeaux par bris de montagnes, éclats de collines, chutes d'eaux.

Et alors, tu te serais mis à chérir désespérément la réalité dans tout ce qu'elle a de bon comme de mauvais, de tragique, de sanglant, de virulent, de purulent, de jaune, d'âcre et de sacre ; de printemps comme d'hiver, d'amours et de guerres.

Détourne-moi ; embrasse l'effondrement

Quoi Sébastien ? Mais, tes yeux ne sont plus verts ? Ils sont cristallins

Et tu aurais mordu jusqu'au pied du Christ ; et tu aurais baisé le front des violeurs. Car tu te serais dit que toute émotion est bonne en soi ; tous mouvements, tous flux prêts à être dévorés.

Que tu dois adorer chaque soupir du hasard. Ils sont cristallins, la couleur des eaux sablonneuses, d'un bleu trop blanc, d'un bleu lessivé. Que tout existe car tout doit en puissance exister. Je n'ai jamais eu les yeux verts. Chaque instant est un acte sacré que l'on doit encenser. Couleur des eaux sablonneuses, bleu de lessive. Tout adorer dis-je ! dans l'orgie de danses folles noires et blanches, ocre et or. Comment que dis-tu chéri, j'ai choisi le doute ; de danses frénésiques et amnésiques ; de danses rouges ; de danses vertes ; je ne t'entend pas bien, peut-être devrais-je me gratter l'oreille mais je ne sais plus où elle est que je suis à moins que ; et puis danser, mordre, pavaner, tourbillonner, javaner et s'empiffrer ; le soif gredin parle ton git bat que blesse ; et que cela seul ; le soif gredin parle ton git bat que blesse ; et que cela seul te permettrait d'atteindre cette béatitude ; le soif gredin tagueul !tagueule fantôme ! fantôme aux yeux verts ; cette béatitude idiote et satisfaite dont tu fantasmes ; parle ton git gredin ; tagueule fantôme ! fantôme ! fantôme ; cette béatitude dont tu fantasmes depuis, tant, tant d'années ; où es-tu où es-tu ya quelqu'un (à moins que ce ne fussent des jours)

Claqueraient les portières

Valsent les bisous

La voiture s'en va. Regards. Peur du retard. Cavalcade. Souffler sur les épaules de quelqu'un. Puis frapper une borne jaune ou bleue. Cavalcade. Et déjà, on est dans le train. Ma place officielle n'est pas à côté de Laure mais bon, tant pis, nous verrons bien si arrive.

Ah ! qu'on est bien là ! voilà que s'installe cette mollesse pénible, cette délicieuse piteuserie dans le propos. Et viens là Laure que je t'offre des généralités serties de regrets ! Médiocre ! Médiocre.

Je lui montre le jeu surréaliste qui avait si plu à Claire et Lucie. Mais la belle n'y trouve qu'un intérêt fort limité.

Elle s'endort un instant. J'en profite pour écrire un poème, ah ! ah ! hips ! Vite, car je le glisserai dans son sac avant son réveil. « Lors du temps...lors du temps... » Ce serait le titre.

Ah... ! Mais je ne sais pas, je gamberge, juge mes propositions naïves, banales, faibles ; je me regarde écrire, n'arrive à rien. Ca m'étonne d'ailleurs.

Elle se réveille...trop vite, cette peste délicieuse. A faim. Galant homme jusqu'au bout du morose, je la suis au wagon-bar. Queue interminable. Silence au troisième degré. Je feins de regarder le paysage. Les immenses prés verdoyants de la Haute-Normandie fusent comme de longues flaques vertes. Sur l'herbe fraîche et odorante deux charolaises pleines de santé broutent paisiblement. Le paysage m'inspire. « Si j'apparais terne, sache que je suis ardent au fond de moi », voilà ce que mon silence semble vouloir lui dire. Ah...ben il est beau ton silence !

Laure achète un paquet de chips aux oignons qu'elle déguste seule en buvant avec moi un cadavre de discussion jusqu'à l'arrivée dont elle se réjouit d'ailleurs.

Quel merveilleux voyage !

Je n'ai rien fait. Rien tenté. Encore une fois. Ni jeu, ni sérieux. Ni déclarations, ni blagues salaces. Rien. Le beau et grand rien.

Sur le trottoir, nous fumons une dernière cigarette. Laure m'apprend que son copain Augustin lui manque. Elle est là petite Laure magnifique à la bouche en cœur que je veux croquer. Je la veux avec ses rondeurs sublimes ; ses vases de chairs ; ses amphores de souplesse, ses criques de douceurs...On se quitte cig au bec.

Dehors. Une longue et large route que la lumière balaie. Fumées, agitations, vacarmes, désirs. Paris éclabousse d'odeurs, de petites vies larvées dans les angles, de rires subits. Il s'en moque. Les attentifs pouvaient voir, comme il traversait la route, une larme ronde et brillante venir brûler sur sa joue.

: « Fin » ; ah ! ah !

- Combien de temps ça vous a pris, pour l'écrire
- O ben savez, hips, j'ai pas attendu, hein, m'y suis collé dès que vous me l'avez dit, c'était comme si...comme si... j'en avais besoin.
- Vous voulez dire, donc, depuis...quoi ...c'était en...novembre ?
- Ouais, c'est ça puisque le voyage c'était pendant les vacances de la Toussaint ; m'enfin à peu près quoi...
- Ca fait donc huit mois que vous vous y affairez ?
- Mouais...voilà, eh ! Pourquoi ? on dirait pas comme ça ?
- Non...non...bien au contraire. C'est très...littéraire, dirais-je, cela me semble très...« soigné ». Mais justement quand je vous ai proposé (encore ne vous l'ai-je pas exactement « proposé » ; non, c'était...c'était une...idée, comme ça, lancée dans le vent) ; mais justement quand je l'ai lancé (enfin « lancer », c'est une image hein...rien de cassé, hum...hum) ; je m'attendais juste à un simple...récit de ce voyage en Bretagne avec Laurie pour pouvoir comprendre, analyser les sources de ce traumatisme qui vous pousse à poursuivre nos séances, malgré la fin du tournage qui

vous y engageait (« Vol au-dessus d'un nid de coucou » vous vous rappelez ?) Mais là...là...je dois dire que je suis fort surpris.

- Hé ! J'suis pas acteur pour rien, dites ; j'aime bien raconter des histoires ; puis j'y met un peu de folie quoi, de l'eau dans l'huile., bah...c'est un peu comme ce que tout ado rédige ; tout ado rédige
- Oui, c'est le moins qu'on puisse dire
- D'ailleurs, ça vous a pas trop gêné les noms ? Zavez compris, hein ? « Sébastien », c'est moi Adrien. « Sébastien-Adrien ; Adrien-Sébastien » Trois syllabes, même terminaison ; ça se ressemble quoi. Pis « Laure », ben c'est Laurie ; plus facile çu-là...
- Ne vous inquiétez pas monsieur Broulard ; j'ai tout à fait saisi les tenants et les aboutissants des personnages ; vous m'aviez, soit dit en passant, bien suffisamment décrit chacun d'eux lors de nos entretiens pour que je puisse les identifier sans peine.
- Ah tant mieux, tant mieux...Bon, alors vous pouvez me soigner maintenant ?
- Hum...Ecoutez, Monsieur Broulard euh...Adrien, quand j'ai initialement « lancé cette idée » hum... ! hi ! hi ! ; c'était pour –comment dirais-je ?- c'était dans le but de comprendre sur quels genres d'évènements s'arrête votre mémoire, c'est-à-dire pour é...
- Ouais, je sais pour la sélectivité, tout ça...
- Voilà, exactement ; or, ici, votre travail me prend de bien court, si je puis dire, puisque vous y racontez l'ensemble, ou presque, des faits, des évènements du voyage. C'est très précis, n'est-ce pas ? Donc cela bien sur me prendra un petit peu plus de temps que prévu. Malgré tout, je suis absolument convaincu que cet écrit constitue une aide exceptionnelle pour l'avenir de votre cure.

En se levant, il fit tomber le verre de Whiskey sur la moquette.

Sortit du bureau de Mr Simondon et, volant dans les plumes de l'escalier : « l'avenir de votre cure, l'avenir de votre cure...quel connard ! ; il m'apprendra jamais rien sur moi-même ce con , t'sais quoi j'irai plus ; d'ailleurs j'ai jamais aimé les psy ; si seulement ce foutu producteur n'avait pas voulu que je me « documente pour comprendre le rôle », j'y serai jamais allé. Ah ! Encore un de ces intellos, paternalistes de merde. Et vla bientôt dix ans que je me fais curer par ce gynéco des cœurs ! A cause de lui ! Putain ! Et Laurie, qui m'appelle toujours pas... Pourquoi devons-nous toujours vivre seul ?»

Dehors. Une longue et large route que la lumière balaie. Fumées, agitations, vacarmes, désirs. Paris éclabousse d'odeurs, de petites vies larvées dans les angles, de gifles sublimes. Il s'en moque. Les attentifs pourraient voir, comme il traverserait la route, une lame vive et brûlante venir briller sur sa joue.

Fin du prologue

Si cette histoire vous a plus, contactez :

Sébastien Thevenet
06.08.96.18.02
38 rue Marx Dormoy 75018 Paris
thevbrouss@aol.fr

Sébastien Thevenet